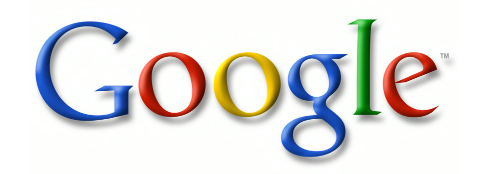
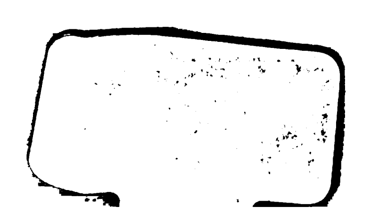
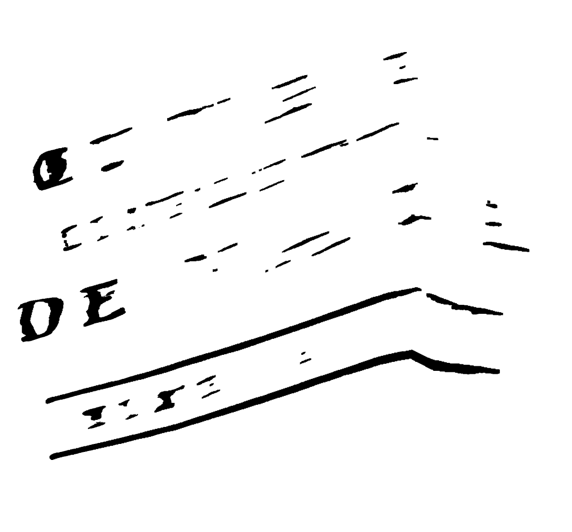





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA




DE

ŒUVRES COMPLETTES DE VADÉ.

TOME SECOND.

ŒUVRES COMPLETTES DE VADÉ,

OU

RECUEIL

Des Opéra Comiques, Parodies & Pieces fugitives de cet Auteur.

Avec les Airs, Rondes & Vaudevilles,

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.



A LONDRES,

1785.

LE TROMPEUR TROMPÉ,

OU

LA RENCONTRE IMPRÉVUE,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE,

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Foire Saint-Germain, le 18 Février 1754.

ACTEURS.

LE COMTE.

CIDALISE.

COLETTE.

LICIDAS, Amant de Colette.

LA FRANCE, Coureur du Comte.

La Scene est dans un bosquet voisin du château du Comte, aux environs de Paris.

LE TROMPEUR
TROMPÉ.

SCENE PREMIERE.

LICIDAS, *seul.*

Air : *Du Menuét Allemand.*

QUE mon ame est inquiette,
Je n'ai point vû ma Colette,
Si l'ardeur
D'un Seigneur
Alloit la rendre coquette !
Un cœur que l'on poursuit,
Est bientôt séduit
Quand on l'éblouit.
Un berger
Sait s'engager ;
Mais un grand
Surprend.

Air : *Ah ! mon Dieu, que de belles Dames.*

Ah ! je la vois paroître.

SCENE II.

COLETTE, LICIDAS.

COLETTE.

Même air.

MON cher Licidas.

LICIDAS.

Je ſens l'eſpoir renaître.

COLETTE.

Qu'as-tu donc ?

LICIDAS.

Hélas !

Ce Seigneur...

COLETTE.

Pourra bien connoître

Qu'il ne me plaît pas.

Air : *La mort de mon cher pere.*

Mais, s'il nous trouve ensemble,
Il faut cacher ton feu.

LICIDAS.

Hélas! lorsque je tremble
Tu me rassures peu.

COLETTE.

Le Comte prétend plaire,
Il est à redouter.

LICIDAS.

Qui nous force à nous taire,
Peut se faire écouter.

COLETTE.

Air : *Un mouvement de curiosité.*

Va, ne crains rien, vainement il me
flatte.

LICIDAS.

Mais il n'est pas un seul jour sans te
voir.

COLETTE.

Sois aſſuré qu'autant il me trouve
ingrate,
Autant ſur moi ton amour a de pou-
voir.

LICIDAS.

Avec le bien quand la grandeur éclate,
Pour plaire on a tout ce qu'il faut
avoir.

COLETTE.

Air : *Du Dieu des cœurs.*

De tous les cœurs
C'eſt au tien que j'aſpire ;
Je ris des vains honneurs,
Ma chaîne vaut ſeule un empire.

LICIDAS.

Air : *Ma commere, quand je danſe.*

De moi le plaiſir s'empare,
Tout annonce mon bonheur.
(*Il baiſe la main de Colette, lorſqu'elle
lui répond.*)

COLETTE.

Par ses biens l'amour répare,
Le mal produit par l'erreur !

SCENE III.

COLETTE, LICIDAS, LA FRANCE.

LA FRANCE, *les surprenant.*

Suite du même air ci-dessus.

C'EST fort bien fait ?

COLETTE.

Ah ! l'indiscret.

LA FRANCE.

Je suis prudent,
Et qui plus est, accommodant.
Si de vous on le sépare
Vous m'aurez en attendant.

COLETTE.

Air : *Vantez-vous en.*

Il est libre dans son langage.

LA FRANCE.

Vous avez l'air d'être fort sage.

LICIDAS.

Apprenez qu'elle l'est aussi.

LA FRANCE.

Ah! vraiment oui. *bis.*

COLETTE.

Fuyons, éloignons-nous de lui.

(*Ils sortent.*)

LA FRANCE.

Oui, savez-vous dans un boeage,
Je devine votre trantran ;
Vantez-vous en.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Ce drôle est rival de mon maître,
Par conséquent le mien aussi.

Je vois Cidaliſe paroître ;
Morbleu cachons ce carton-ci.

SCENE IV.

CIDALISE, LA FRANCE.

CIDALISE.

Air : *Plus inconſtant que l'onde, &c.*

EN ſa faveur,
Un amant nous décide,
Son feu timide
Paſſe dans le cœur ;
Mais quand notre aveu le guide
Sur le trône du bonheur,
Il préſide avec hauteur.
Le Comte eſt un ingrat,
Mes attraits lui tournent la tête ;
Mais ma conquête
En a fait un fat.

Air : *Que chacun de nous se livre.*

Pourquoi regretter un traître ?....
Mais j'apperçois son coureur ;
Viens, parle, que fait ton maître ?
(*Elle s'en saisit.*)

LA FRANCE.

Madame, point de fureur.

CIDALISE, *furieuse.*

Il faut que tu me réponde.

LA FRANCE.

Je ne demande pas mieux ;
Mais si Madame me gronde,
Je me sauve de ces lieux.

CIDALISE, *se radoucissant.*

Moi, te gronder !
Non, mon pauvre la France,
Tu peux garder,
Si tu veux le silence.
Tien.
(*Elle tire une bourse qu'elle lui donne.*)

LA FRANCE.

Vous payez trop l'éloquence,
Pour que je ne dise rien.

CIDALISE.

Air : *Lucas se plaint que sa femme.*

J'imagine que le Comte
Ne se souvient plus de moi.

LA FRANCE.

Vous paroissez un peu prompte
A juger mal de sa foi.

CIDALISE.

Tu m'en impose.

LA FRANCE, *à part.*

On se doute ici, je crois,
De quelque chose.

CIDALISE.

Air : *Pour la Baronne.*

Dans ce village,
Dis-moi qui peut donc l'attirer ?

LA FRANCE.

Le dessein de devenir sage,
Le contraint de se retirer
Dans ce village.

CIDALISE.

Air : *Ma raison s'en va grand train.*

As-tu fini tes propos ?

LA FRANCE.

Tenez, Madame, en deux mots,
Mon maître en ces lieux,
Epris des beaux yeux
D'une simple bergere,
Quitte sa petite maison,
Pour tâcher de lui plaire.

CIDALISE.

C'est bon.

LA FRANCE.

Voilà tout le mystere.

CIDALISE.

Air : *L'occasion fait le larron.*

La préférence est du dernier perfide,
Mais

Mais je veux voir cet admirable objet:
Elle a donc fait un progrès bien rapide.

LA FRANCE.

Motus.

CIDALISE.

Toi-même, sois discret.

LA FRANCE.

Air : *Adieu paniers, vendanges, &c.*

J'ai beau lui dire que vous êtes
Plus belle que ce tendron-là.

CIDALISE.

Eh! que répond-il à cela?

LA FRANCE.

Adieu, paniers, vendanges sont faites.

CIDALISE.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Il sait que nous sommes liés,
Par un dédit considérable.

LA FRANCE.

A moins que vous ne l'épousiez,
Je crois le billet impayable.

CIDALISE.

Air : *Si des galans de la ville.*

Se voir quitter la premiere,
Ah ! c'eſt renverſer la loi ;
Quoi traiter de la maniere,
Une femme comme moi ?
Oui, le trait eſt admirable ;
Je m'en ſouviendrai toujours ;
Mais un petit-maître aimable,
Aime-t-il plus de huit jours ?
Se voir quitter, &c.

Par complaiſance on s'arrange,
Pour lui faire un certain ſort ;
Et point du tout, Monſieur change,
Sans prouver aux gens leur tort.
Se voir quitter, &c.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Comment ſe nomme la poulette,
Ce prodige ſi beau ?

LA FRANCE.

Colette.

CIDALISE.

Le Comte a le goût villageois.
Ne lui dis pas que tu m'as vue;
Je saurai bientôt dans ce bois,
Jouer la rencontre imprévue.

SCENE V.

LA FRANCE, *seul.*

Air : *Mais comment ses yeux sont humides.*

RAMENEZ-LE, s'il est possible;
Mais je le crois incorrigible.
En amour il veut du nouveau:
Il parcourt en galant habile,
Tantôt la cour, tantôt la ville.
Aujourd'hui c'est dans un hameau
Qu'il offre le galant tableau
D'un feu qui ne durera guere;
Et pour cette pressante affaire,

Je reviens exprès de Paris,
Chercher des bijoux de tout prix.
Pompons, rubans, chiffons, que
sais-je.
Je suis si las de ce manege,
Que je donnerois de bon cœur
Au diable l'emploi de Coureur.

SCENE VI.

LE COMTE, LA FRANCE.

LE COMTE.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

EH bien! as-tu fait tes emplettes ?

LA FRANCE.

Oui, Monsieur, elles sont complettes;
Mais vos desseins, en vérité,
Ont lieu de piquer Cidalise :
Vous devriez, par probité,
Renoncer à votre entreprise.

LE COMTE.

Air : *Où allez-vous M. l'Abbé.*

Maraud, je ſais ce que je fais :
Et ſi vous m'objectez jamais
Des maximes pareilles.

LA FRANCE.

Eh bien ?

LE COMTE.

Vous avez des oreilles :
Vous m'entendez bien.

LA FRANCE.

Air : *Ah ! qu'on a bien fait d'inventer l'enfer.*

Parbleu, Monſieur, je vous entends,
La menace eſt aſſez claire ;
Vous aimez les appas naiſſans
D'une gentille Bergere :
Vous avez raiſon ; oh diable ! je ſens
L'importance de l'affaire.

LE COMTE.

Air : *Charmant amour.*

Eh! quoi donc tu veux,
Que bornant mes vœux
A la fade constance,
J'aille sottement,
Eternellement
De la même être amant?
Il faut varier:
Je veux essayer
Un peu de l'innocence:
Je suis las de voir,
Un teint dont le pouvoir
S'efface chaque jour.

LA FRANCE.

Air: *Lure, lure, lure, flon, flon, flon.*

Monsieur, pouvoit-on?...

LE COMTE.

Ouvre ce carton,
Et ne me fais plus de réplique.

LA FRANCE.

Mais encore faut-il que l'on s'explique :

Votre Bijoutier est malin.

(*Tirant des diamans.*)

Il a fait d'abord quelque difficulté ; mais après avoir reçu votre argent : Il n'y a rien que je ne fasse pour M. le Comte, a-t-il dit : diable ! ce qu'il paie comptant vaut bien une lettre-de-change.

Votre Horloger est assez fin.

(*Tirant une montre.*)

Il a pris votre quittance de rente sur la ville, en disant que cela ne pressoit pas, & qu'il vous garantissoit cette montre tant qu'elle iroit bien : ah ! c'est un honnête homme.

La Marchande de modes enfin.

(*Il aveint des rubans.*)

En recevant le montant de votre

mémoire: eh! mon Dieu, Monsieur de la France, je suis bien fâchée de la peine: comment se porte Monsieur le Comte? Vous êtes las, reposez-vous; voulez-vous vous rafraîchir? Madame, votre serviteur, mon maître m'attend. Adieu, Monsieur de la France, assurez bien M. le Comte que je ne l'ai fait assigner qu'à regret, que tout est à son service. Eh puis.

LE COMTE.

Me rompras-tu long-tems la tête?

LA FRANCE.

Lure, lure, lure,
Flon, flon, flon,
Chacun a son ton,
Son allure.

Air: *L'Insulaire.*

La vôtre est d'être un peu volage.

LE COMTE.

C'est un tort que j'ai quelquefois;

Au fond, Cidalise m'engage,
L'hymen un jour aura ses droits.
En la trompant, je lui conserve,
Ce qu'on appelle un feu décent.
Mais à présent,
L'amusement
Est mon but; le conquérant
Et l'amant,
Ont toujours un corps de réserve,
Pour faire face à tout événement.

LA FRANCE.

Air: *Tant que Margot fut au village.*

• Colette pourroit, sans miracle,
Aimer quelqu'un.

LE COMTE.

Je le voudrois.
Une conquête sans obstacle,
Perd la moitié de ses attraits.
Elle vient...

LA FRANCE, *à part.*

Bon, dans une amourette
Un maître, pour nous, fait sa cour,

Chacun a ſon tour,
Liron, lirette,
Chacun a ſon tour.

SCENE VII.

COLETTE, LE COMTE, LA FRANCE.

LE COMTE, *allant au-devant de Colette.*

Air : *Babet, que t'es gentille.*

POUR orner ce ſéjour,
Venez, belle Colette ;
On voit bien que l'amour,
Regne à votre toilette :
Ce petit mutin,
A ſur votre tein,
Mis le lys & la roſe,
Vous armant ainſi de ſes traits,

Il entend bien ses intérêts.
Donnez cette main.

COLETTE.

Mais...

LE COMTE.

Quoi, mais?

COLETTE.

Tenez, Monsieur, je n'ose.
Tenez, Monsieur, je n'ose.

LE COMTE.

Air : *Avoir du bien.*

Cette rougeur,
D'un aveu flatteur
Est le présage,
Cet air d'ingénuité,
Fait honneur à votre beauté;
Sans le secours du brillant usage,
Votre douceur fait ravir l'hommage;
Un regard porte coup,
Vous me plaisez beaucoup,
Mais beaucoup.

Air : *Gentille Pélérine.*

Je crois qu'elle balance...
Vous gardez le ſilence.

COLETTE.

Monſieur, c'eſt que je penſe.

LE COMTE.

Expliquez-moi cela ?

COLETTE.

Votre éclat m'embarraſſe.

LE COMTE.

Mais, mais qu'elle a de grace !
Il faut que je t'embraſſe....

COLETTE.

Hola, Monſieur, hola !
C'eſt pour le cœur que ſont faits ces transports-là.

Air : *Ce ruiſſeau qui dans la plaine.*

De même qu'une étincelle,
Brille & s'éteint à l'inſtant,

Votre

Votre flamme peu fidelle,
S'annonce & meurt en naissant.
Vous séduisez avec grace :
A peine êtes-vous vainqueur,
Que chez vous l'amour s'efface
Et reste dans notre cœur.
Un penchant qui vous amuse,
Devient pour nous un lien,
Tout dit que je vous refuse,
Et tout dit que je fais bien.

LE COMTE.

Air : *Ah ! tu veux que j'expire.*

C'est parler comme un ange,
Venez, que j'arrange
Ces rubans ;
Recevez ces brillans,
Gages de mes transports galans.

COLETTE.

Monsieur, votre offre est vaine,
Mon cœur sent
Tout le piége de ce présent ;

N'espérez pas que je m'y prenne;
L'amour ne doit avoir de chaîne
Que celle du sentiment.

LE COMTE.

Comment diable! vraiment
C'est parler comme un ange;
Venez que j'arrange
Ces rubans,
Recevez ces brillans,
Gages de mes transports galans.
Prenez, ma fille, prenez,
Vous en serez plus belle;
D'ailleurs, vous imaginez
Qu'on vous les a destinés.
Savez-vous qu'un cœur rebelle,
Nuit aux appas?
N'en doutez pas:
Quoi, vous voulez que mon zele,
Soit sans effet?
C'est fort mal fait.
Colette, regardez-moi;
Ai-je l'air infidele?

Soupirer de bonne foi,
Aimer plus qu'il ne faut,
Est mon grand défaut.

COLETTE.

Non, non.

LE COMTE.

Ah! le propos est fort bon.
Mais en vérité,
Je vous ai prêté
Cet air de dignité.
Comment!
Pour être votre amant,
Il faut donc bien paroître charmant?
Mes mesures
Sont très-sûres,
J'ai, pour vous,
Fait venir tous ces bijoux.

COLETTE.

Mais je n'en veux point.

LE COMTE.

Voici tout le point;

Prenez-les, ou non,
Je ſuis homme de nom;
Mon cœur charmé,
Trop enflammé,
Doit être aimé.

(*Il ſort.*)

COLETTE, *regardant les bijoux.*

Hélas!
S'ils venoient de Licidas!...
Mais mon cœur n'en eſt point épris,
Un bienfait ſans amour, perd ſon prix.

SCENE VIII.

COLETTE, LA FRANCE.

COLETTE.

Air: *Non je ne ferai pas ce qu'on veut que je faſſe.*

QU'ENTEND-IL par ces mots de
meſures très-ſûres?

LA FRANCE.

Ma foi, l'on vous destine aux grandes aventures,
Votre déguisement pour partir est tout prêt.

COLETTE.

Plus il veut m'éblouir, moins je crains son projet.

LA FRANCE.

Air : *Je passe la nuit & le jour.*

Savez-vous bien, jeune tendron,
Que vous êtes diablement fiere ?
Pourquoi faire tant de façon ?
Comment ! une simple bergere,
Résiste à tous ces bijoux-là ?
Si vous étiez à l'Opéra,
A l'Opéra,
A l'Opéra,
Vous penseriez mieux que cela.

COLETTE.

Air : *Dans le fond d'une écurie.*

Vos conseils, Monsieur la France,

Peuvent être de bon ſens ;
Mais que ces préſens,
Votre langue m'offenſe,
Reportez-les à l'inſtant.

LA FRANCE.

Ils ſont en votre puiſſance :
(*A part.*)
Fille qui balance tant,
En demande encore autant.
(*Il ſort.*)

SCENE IX.

COLETTE, *ſeule.*

Air : *A notre bonheur l'amour préſide.*

A LA ville on ſe laiſſe donc prendre
Aux appas trompeurs d'un vain éclat;
Quoi donc, le cœur peut-il être tendre,
Dès qu'il ceſſe d'être délicat?

Bien loin que l'amour en ces lieux
regne,
Sans doute il dédaigne
D'y porter ses traits.
Du cœur les soupirs sont l'interprête,
Mais qui les achete
N'en jouit jamais.

Air : *Raisonnez, ma musette.*

Une dame s'avance,
Evitons sa présence :
Toutes ces femmes-là
Sont fieres . . . .

SCENE X.

CIDALISE, COLETTE.

CIDALISE, *achevant l'air.*

RESTEZ-là.

Air : *J'ai deux amans, &c.*

Ah ! voilà donc cet objet radieux ,

Eſt-ce vous qu'on oſe trouver jolie ?
Quoi ! vous êtes ce minois merveilleux
Dont je daignois m'alarmer ; ah ! grands Dieux,
Ma jalouſie
Eſt bien punie.
En honneur je vous croyois mieux ;
Allez ma mie,
Je ſuis guérie ;
Sachez que vous avez de petits yeux !
Quoi, voilà donc cet objet radieux !
Eſt-ce vous qu'on oſe trouver jolie ?

COLETTE.

Il eſt vrai qu'on a le front en ces lieux
De me trouver l'air moins diſgracieux.

CIDALISE, *appercevant les bijoux.*

Air : *Cet oracle eſt plus ſûr, &c.*

Que vois-je ! pour moi quelle honte !
Sans doute que Monſieur le Comte
Vous a donné ceci ?

COLETTE.

Je n'en diſconviens pas.

CIDALISE.

En convenir, quelle imprudence ;
J'en tirerai bientôt vengeance :
Cet oracle eſt plus sûr que celui de Calchas.

COLETTE.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Calchas, que veut dire cela !

CIDALISE.

Mais quelle inſolente eſt-ce là !
Je crois encor qu'elle plaiſante !
Le perſifflage vous va mal.

COLETTE.

Perſifflage !

CIDALISE.

Elle eſt aſſommante.

COLETTE.

J'ignore auſſi cet animal.

CIDALISE.

Air : *De nécessité nécessitante.*

Allez, vous n'êtes qu'une pécore,
Et je vous le dis sans métaphore ;
Car avec un être qui végète.

COLETTE.

Plus clairement parlez à Colette.

CIDALISE.

Air : *De l'amour je subis les loix.*

Savez-vous
Ma chére, entre nous,
Qui je suis,
Et ce que je puis.

COLETTE.

Vous pouvez
M'éblouir, sans doute,
Avec les mots que vous savez.

CIDALISE.

Apprénez,
Sur-tout retenez

Que mon rang
Ici vous défend
Cet orgueil
Que votre ame écoute ;
Et dont je suis l'écueil.
Il vous sied bien, en vérité,
De vous croire une déité,
Et de balancer des attraits,
Qui, sachez-le, sont sûrs de leurs traits.

COLETTE.

Je le crois,
Et même je dois
Avouer,
Que pour les louer,
Il faudroit
Que Monsieur le Comte
Employât son langage adroit.

CIDALISE.

Il suffit ;
Mettez à profit
Mes avis.

COLETTE.

Ils feront fuivis,
Je faurai
Déplaire....

CIDALISE.

J'y compte.

COLETTE.

Ou bien je ne pourrai.

CIDALISE.

Air: *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Ou vous ne pourrez, quelle audace!

COLETTE.

Mais, comment faut-il que je faffe?
Donnez-moi donc quelque leçon.

CIDALISE.

Qui moi? des leçons pour déplaire!
Allez, les femmes de mon ton
N'excellent que dans le contraire.

Air: *Des Sauvages.*

Si
Je vous revois ici

De

De mon ingrat
Faire aucun état,
Craignez l'éclat.

COLETTE.

Air : *Je suis Philosophe, moi.*

Non, non, le cœur de la simple
Colette,
N'est point ambitieux.

CIDALISE.

Oui, mais pourtant ces brillans, ma
poulete,
Sont le prix de vos feux.

COLETTE.

Vainement l'art m'offre son imposture;
J'aime la nature,
Moi,
J'aime la nature.

Air : *Que je regrette mon Amant.*

Je soupire pour un berger,
Et le même feu nous anime.

CIDALISE.

(*Elle prend les présens du Comte, & en orne Colette.*)

Mon cœur, vous venez de changer
Toute ma fureur en estime.
Vous me touchez,
Approchez:
Ces bijoux
Sont pour vous.

COLETTE.

Quel dessein!

CIDALISE.

Je veux enfin,
Que vous les teniez de ma main.

COLETTE.

Air: *Dame Javote, Dame Javote.*

Ah! Madame. *bis.*

CIDALISE.

Du Comte ne craignez rien,
Je protege votre flamme.

COLETTE.

Ah! Madame. *bis.*

CIDALISE *la baise.*

Air : *Un mouvement de curiosité.*

Embrassez-moi, ma joie est sans égale,
Vous me plaisez, cela vous sied au mieux.

COLETTE.

Madame rit....

CIDALISE.

Non, je suis impartiale.

COLETTE.

Mais, selon vous, j'ai pourtant des petits yeux.

CIDALISE.

Un cœur jaloux qui juge sa rivale,
Trouve toujours ses attraits odieux.

Air : *Tout roule aujourd'hui, &c,*

Je vous laisse, belle Colette.

COLETTE.

Mais, le Comte veut m'enlever.

CIDALISE.

Inſtruite de ce qu'il projette,
Je ſaurai vous en préſerver:
Si déſormais il ſe préſente,
N'allez pas le décourager;
Chargez-vous d'être complaiſante,
Moi, je me charge du danger.

SCENE XI.

COLETTE, LICIDAS.

COLETTE.

Air : *De la Luſtucru, Contre-danſe.*

AH ! je reſpire,
Mon cher Licidas,
Que ne puis-je, hélas !
De cet événement t'inſtruire.

Ah! je respire,
Mon cher Licidas.

(*Licidas paroît en cet endroit.*)

Viens.... Mais que veut dire
Cet air d'embarras?
Quoi donc, tu ſoupire
Et ne réponds pas?
Mon cœur ne reſpire,
Que pour t'en donner l'empire.
Quoi donc, tu ſoupire
Et ne réponds pas.
L'amour qui m'inſpire
Pour toi n'a-t-il plus d'appas?

LICIDAS.

Air : *Menuet du Comte de Saxe.*

Non, ce Dieu perd tous ſes droits,
Je ne ſuis plus ſes loix,
Je dégage
Pour jamais mon cœur de l'eſclavage.
Oui, les preuves que je vois
D'un autre hommage

Suffisent bien pour briser mes fers;
Les nœuds brillans qui vous sont offerts,
Plus que les miens vous sont chers.

COLETTE.

Air : *Ah! maman que je l'échappai belle.*

Quoi, lorsqu'à lui seul je m'abandonne,
Licidas aimé,
Est alarmé,
Et me soupçonne?
Quoi, lorsqu'à lui seul je m'abandonne.

LICIDAS.

Ah! puis-je douter
De ce que je vois éclater?

COLETTE.

D'un Seigneur négligeant la victoire,
A lui résister,
Le rebuter,
Je mets ma gloire,

Et votre injuſtice vous fait croire
Une trahiſon,
Que mériteroit le ſoupçon.

LICIDAS.

Ah! pardonne à ma flamme inquiette,
Vas, ſi je crains tant,
C'eſt que ſouvent,
Chere Colette,
La plus fiere ne doit ſa défaite
Qu'à ces ornemens,
Qui font la honte des amans.

COLETTE.

Air : *Je vais revoir ma charmante Maîtreſſe.*

Quand on ſe rend aux préſens d'importance,
Adieu repos, gaité, décence,
Les regrets s'emparent du cœur;
Mais quand on chérit un vainqueur
Qui n'a pour bien que ſa conſtance,
Nos jours filés par l'innocence,
Coulent dans le vrai bonheur. *bis.*

LICIDAS.

Air : *Sur le Pont d'Avignon.*

De qui tiens-tu ceux-ci ?

COLETTE.

D'une puissante Dame,
Qui, contre ton rival, protege notre flamme.

LICIDAS.

Air : *Par ma foi, l'eau me vient, &c.*

Non, rien à présent dans la nature
N'est égal au bonheur d'être à toi.
Un seul de tes regards me rassure,
Un soupir me répond de ta foi ;
Et j'ai pu te faire une injure ;
Que vas-tu dire ? réponds-moi ?

COLETTE.

Que rien à présent dans la nature,
N'est égal au bonheur d'être à toi.

LICIDAS.

Air : *Non, vous ne m'aimez pas.*

Je ne dois plus rien craindre,

COLETTE.

Le Comte vient.

LICIDAS.

Hélas!

Que faut-il faire ?

COLETTE.

Feindre

Qu'en vain je suis tes pas;
Que ton cœur me néglige,
Qu'il rit de mes appas.

LICIDAS.

Oui, mais....

COLETTE.

Mais je l'exige.

Colette voyant arriver le Comte, dit à Licidas.

Non, vous ne m'aimez pas.

SCENE XII.

LE COMTE, LICIDAS, COLETTE.

LE COMTE.

Air : *La Fanfare de St. Cloud.*

LE refus est fort bizarre,
Ah ! parbleu, je vous y prénds.

COLETTE.

Oui, Monsieur, je me déclare
Au plus cruel des amans.

LE COMTE.

J'en suis fort aise, il me venge,
Car vous m'avez su fâcher ;
Mais par quel caprice étrange
A-t-il donc pu vous toucher ?

COLETTE.

Air : *Sous un ombrage frais.*

Un jour au bois,

De loin j'apperçois,
Un jeune enfant ingénu,
Nu,
Un arc, des traits,
Formoient ſes attraits.
Pour le voir, j'avance exprès,
Près.
Bientôt je ſens
Qu'il s'empare de mes ſens;
Depuis ce jour,
(*Montrant Licidas.*)
Pour lui ſeul j'ai de l'amour,
Mais ce Berger,
Loin de s'engager;
D'un feu cruel qu'il nourrit,
Rit.

LE COMTE.

Air : *Un Cordelier d'une riche encolure.*

Je n'entends rien à cette moutonnade,
Quel jargon mauſſade?
Quoi donc dans vos champs?

Lisez-vous des romans?
Vous avez vu l'Amour? Rien n'est si drôle:
Vous devenez folle:
Quoi donc, ces présens
Vous troublent-ils les sens?

COLETTE.

Air: *Réveillez-vous, belle endormie.*

Monsieur, en eux je ne regarde
Que la main qui les a donnés;
Oui, de tout mon cœur je les garde.

LE COMTE.

Par ces mots vous me couronnez.

Air: *Que chacun de nous se livre.*

(*à Licidas.*)

Sans doute que ton cœur aime
Quelque Bergere en ces lieux.

LICIDAS.

Oui, mon ardeur est extrême,
Et je le jure.

LE

LE COMTE.

Tant mieux.

COLETTE.

J'ai défendu de le dire.

LE COMTE.

S'il le penſe il doit l'oſer ;
Vole à l'objet qui t'inſpire ;
Tiens, voilà pour l'épouſer.

(*Il lui donne ou préſente une bourſe qu'il refuſe.*)

Air : *Ah ! qu'on a bien fait d'inventer l'enfer.*

Me refuſer, ſeroit fort mal,
Prends, à toi je m'intéreſſe.

LICIDAS.

Mais....

LE COMTE.

Mais tu fais l'original.

(*Licidas reçoit.*)

Treve de délicateſſe.

(*A part.*)

On doit payer les froideurs d'un rival,
Comme les feux d'une maîtresse.

LICIDAS.

Air : *Je vois tout, je ne dis rien.*

Je cours vîte chez le Notaire,
Pour qu'il fasse notre contrat.

COLETTE.

Vous récompensez un ingrat.

LE COMTE.

Moi, je ne le suis point, ma chere.

LICIDAS, *s'en allant.*

Je vois tout, je ne dis rien;
Mais pour moi tout va fort bien.

SCENE XIII.

LE COMTE, COLETTE.

LE COMTE.

Air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

SON indifférence prouve
Combien vous devez m'aimer.

COLETTE.

De tout mon cœur je l'approuve
Dans le nœud qu'il va former.

LE COMTE.

Si ce dépit est sincere,
Il satisfait mon desir.

COLETTE.

Plus il pressera l'affaire,
Plus il me fera plaisir.

LE COMTE.

Air : *Du cor de chasse*, ou *suivez-moi*, *Nymphes printannieres.*

Par-là, c'est m'affermir encore

Dans le deſſein d'être conſtant.

COLETTE.

Je ſens que votre feu m'honore.

LE COMTE, *à part.*

Nous arrivons au bel inſtant.

COLETTE.

Mais, n'aimeriez-vous pas ailleurs?
Car vous autres, jolis Seigneurs,
Courant à la fois
Nombre de minois,
Sans faire aucun choix,
Vous prenez certains droits.

LE COMTE.

A Paris, j'ai ſouvent ſu plaire;
Mais, ma foi, ce n'eſt pas mon fait.

COLETTE.

L'amour n'y préſide donc guere?

LE COMTE.

Je vais vous en faire un portrait.

Air : *Du Menuet d'Exaudet.*

En ces lieux
Par les nœuds
Du caprice,
Une belle nous retient,
L'engagement ne tient
Que par artifice.
Faux desirs,
Faux soupirs,
Tout est ruse ;
Et de manquer à sa foi,
L'ennui porte avec soi
L'excuse.
On sait se passer d'estime,
C'est un point que l'on supprime ;
Des travers,
De grands airs,
Ton frivole,
Voilà le talent divin
Dont une femme enfin
Est folle.
En un jour

Notre amour
S'émancipe;
Amant, ſans être amoureux,
Sans bonheur, être heureux,
Volage par principe,
L'agrément
D'un moment
Nous enchaîne,
Sans plaiſir on s'eſt uni,
Et l'on ſe quitte auſſi
Sans peine.

COLETTE.

Air: *Ah! comment pourroit-on, &c.*

Je crains fort.

LE COMTE.

Mais, vous auriez tort,
Car je veux vous faire un ſort;
Et mon goût
Eſt d'honneur changé du tout au tout.

COLETTE.

L'apparence
Le prouve aſſurément.

LE COMTE.

Ah! plus de résistance;
L'objet le plus charmant,
Ne connoît l'existence
Que par un amant.

COLETTE.

Air : *Le bonheur de la vie.*

Je ne vivrai que pour le mien.

LE COMTE.

Je vous trouve du dernier bien,
On vous prépare un doux lien.

COLETTE.

Hélas! j'en meurs d'envie.

LE COMTE.

Colette, il ne manquera rien
Au bonheur de ta vie.

SCENE XIV.

LE COMTE, COLETTE, LA FRANCE.

LE COMTE.

Air : *Toujours va qui danse.*

DEPUIS une heure je t'attends.

LA FRANCE, *tenant un déguisement complet.*

J'ai pourtant couru comme un Basque.

LE COMTE, *à Colette.*

En mettant ces habillemens,
Prenez aussi ce masque,
Pour vous soustraire à vos parens,
Il faut de la prudence.

LA FRANCE, *à part.*

Talera, la, la, la, la, la,
Serviteur à la danse.

Air : *Mais de quels magasins secrets.*

Vous fixez un aimable amant.

COLETTE.

Je le chéris assurément,
De me voir à lui, qu'il me tarde!

LE COMTE.

Vois! mon sort n'est-il pas charmant?

LA FRANCE.

Je vous en fais mon compliment,
Je sais tout ce que l'on vous garde.

LE COMTE.

Air : *Ziste, zeste, zon, zon, zon.*

Supportez un moment d'absence;
Vous m'avez tellement distrait,
Que mon carosse n'est pas prêt;
Mais point d'impatience!
Toi.

LA FRANCE.

Monsieur!

LE COMTE *lui parle à l'oreille.*

Ecoute....

LA FRANCE.

C'eſt bon.

LE COMTE, *s'en allant.*

Habille-la tout au plus leſte.

LA FRANCE.

Ziſte, zeſte,
Zon, zon, zon,
Il en ſera pour la façon.

SCENE XV.

COLETTE, LA FRANCE.

COLETTE.

Air : *Ah ! Chevalier, arrivez donc.*

COMMENT ſavez-vous mes refus ?

LA FRANCE.

J'ai tout appris de Cidaliſe,
Un dédit de vingt mille écus,

Sur mon Maître lui donne prise ;
Si d'un garçon
De ma façon,
Vous approuviez l'entreprise,
Tout seroit dit,
Mais du dédit,
Vous pourriez me faire crédit.

COLETTE.

Air : *Je suis un bon Frotteur.*

L'échange est fort flatteur.

LA FRANCE.

Je suis un bon coureur.
Oui, Bergere.

COLETTE.

Eh bien ! Monsieur, courez,
Tant que vous pourrez,
Vous arriverez.

LA FRANCE.

Vous m'enchantez.

COLETTE.

Croyez-moi, partez.

LA FRANCE.

Au moins pour Cythere,
Donnez-moi donc
Quelque commiſſion.

SCENE XVI.

CIDALISE, COLETTE, LA FRANCE.

COLETTE.

Air : *Des découpures.*

OUI, je vous charge d'avertir....
Mais elle s'avance.

CIDALISE, *à la France.*

Où eſt donc ta vigilance?

LA FRANCE.

Je ſortois pour vous avertir,
Voici les apprêts qui devoient lui ſervir.

CIDALISE,

CIDALISE, *prenant le déguiſement.*

Donne-moi, donne-moi, donne-moi tout.

LA FRANCE.

Mais que va-t-il dire?

CIDALISE.

Mon pouvoir doit te ſuffire;

(*Elle s'habille.*)

Donne-moi, donne-moi, donne-moi tout.

LA FRANCE, *aidant à la traveſtir.*

A vous obéir, la France ſe réſout.

Air : *Le Seigneur Turc a raiſon.*

Mais, c'eſt pourtant m'expoſer
A quelque bouraſque.

CIDALISE, *toujours s'habillant.*

Va, je ſaurai l'appaiſer.

LA FRANCE.

Il eſt diablement fantaſque.

COLETTE, *lui mettant le masque.*

Daignez au moins m'occuper.

LA FRANCE, *à part.*

Madame, pour attraper,
N'a pas besoin de masque.

CIDALISE.

Air: *Voici les Dragons qui viennent.*

J'entends le bruit d'un carosse.

COLETTE.

Vîte sauvons-nous.

LA FRANCE.

Colette, si l'on me rosse,
J'espere que notre noce.

COLETTE, *ironiquement.*

On pense à vous. *bis.*

SCENE XVII.

CIDALISE, *seule.*

Air: *Je me moque du qu'en dira-t-on.*

CE moment
Eſt pour moi charmant ;
Que va me répondre
Mon perfide amant ?
Mais au plaiſir de le confondre,
Si le tendre amour,
Joint en ce jour,
Un vrai retour,
Ce moment
Mille fois charmant
Pourra me répondre
D'un ſincere amant.

SCENE XVIII.

LE COMTE, CIDALISE.

LE COMTE.

Air : *Quoi ! vous partez.*

ALLONS, partons, ſans que rien nous arrête !
Paris doit ſeul fixer votre ſéjour ;
Que vos beaux yeux conduiſent leur conquête,
Mes pas ſeront éclairés par l'amour.
Allons, partons, &c.

CIDALISE.

Air : *Que chacun de nous ſe livre.*

Ah ! Monſieur, ſi ma tendreſſe
Seconde un deſſein pareil,
Sauvez ma délicateſſe
D'un trop brillant appareil.
Pourquoi, dans votre voiture,

M'enlever pompeuſement ?
Une fuite plus obſcure
Conviendroit mieux.

LE COMTE.

Non, vraiment.

Air : *Une fille qui toujours ſautille.*

L'équipage
Le plus en uſage,
Eſt à mon avis
Le galant vis-à-vis;
On y traite
D'affaire ſecrette,
C'eſt un cabinet
Où l'on peut parler net.
Le ſtor fait du jour
Rompre la lumiere,
Et l'amour veille à chaque portiere.
Les diſcours
Sont ſerrés & courts,
Et ſur-tout quand
L'amour éloquent

Vif & piquant,
Dans ses desirs est conséquent.
L'équipage, &c.

CIDALISE.

Air : *Le Seigneur Turc a raison.*

Les preuves de votre foi

LE COMTE.

Seront soutenues.

CIDALISE.

Mais que trouvez-vous en moi ?

LE COMTE.

Beauté, graces ingénues.

CIDALISE.

Que j'aime ce tendre aveu !

LE COMTE, *lui baisant la main.*

Aussi je vous jure que....
(*Cidalise se démasque.*)
Que je tombe des nues.

CIDALISE, *ironiquement.*

Allons, partons sans que rien nous arrête,

Paris doit seul fixer votre séjour.

Air : *C'est un enfant.*

Quoi ! lorsque tout le favorise,
Un tendre amant reste interdit ?

LE COMTE.

Que diable veut-on que je dise ?

CIDALISE.

En effet un rien l'étourdit :
Il est si timide,
Qu'il ne prend pour guide
Que le feu le plus innocent,
Le pauvre enfant, le pauvre enfant.

SCENE XIX & derniere.

LE COMTE, CIDALISE, COLETTE, LICIDAS, LA FRANCE.

COLETTE, *du fond du théâtre.*

MON cœur vous appelle
Pour combler vos vœux,

Votre ardeur fidele
A fixé mes feux.

LICIDAS.

Son cœur vous appelle
Pour combler vos vœux;
Votre ardeur fidele
A fixé ses vœux.

LE COMTE.

Air : *Non, non, Colette, &c.*

Oui, oui, Colette est une trompeuse;
Elle sait manquer de foi.

LICIDAS.

Non, non, Colette n'est point trom-
peuse,
Rapportez-vous-en à moi.

CIDALISE.

Air : *Une fille qui toujours sautille.*

La méthode
La plus à la mode
Est de tromper ceux

Qui trahissent nos feux ;
Mon cher Comte,
Fort souvent l'on compte
Prendre quelque Iris,
Et soi-même on est pris.
Moins vous nous aimez,
Plus vous savez feindre ;
Vous charmez
Quand vous êtes à plaindre.
Se rend-on ?
Vous prenez un ton,
Et vous croyez
Nos feux trop payés
Par un regard ;
Mais tôt ou tard
On en rit, car,
La méthode, &c.

LE COMTE.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Quand on vous revoit à ce prix,
On est trop heureux d'être pris ;
Une flamme de fantaisie

N'eſt point une infidélité ;
L'inſtant où je la vois trahie,
Eſt celui de la volupté.

CIDALISE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Le dédit preſcrit ce langage.

LE COMTE.

N'aviliſſez point mon hommage,
Que notre hymen en ſoit garant.

CIDALISE.

A ce prix ſeul je vous pardonne.

LA FRANCE, *à part.*

Ma foi, quand on n'a point d'argent,
Il faut payer de ſa perſonne.

COLETTE.

(*A Cidaliſe, lui préſentant les bijoux qu'elle a ôtés.*)

Air : *Viens, doux vainqueur.*

De vos bienfaits
Faites vous même uſage,
C'eſt pour vous qu'ils ſont faits,

Puiſqu'ils ſont le partage
Des plus doux attraits.

LICIDAS, *au Comte, en lui remettant la bourſe qu'il lui avoit donnée.*

Permettez-moi d'en faire autant,
De mon deſtin je ſuis content.
L'or ſans doute,
Rien n'ajoute
Au bien d'être conſtant;
Pour être amant,
C'eſt au cœur qu'il en coûte.

LE COMTE.

Ils ſont charmans,
D'honneur, je les contemple.

CIDALISE.

Gardez tout, mes enfans;
C'eſt payer peu l'exemple
Des vrais ſentimens.

Fin du Trompeur trompé.

IL ÉTOIT TEMS,

PARODIE

DE L'ACTE D'IXION,

DU

BALLET DES ÉLÉMENS;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Foire Saint Laurent, le 28 Juin 1754.

AUGMENTÉE

DE TROIS COMPLIMENS.

ACTEURS.

Madame DE FIERVILLE.

Monſieur DE FIERVILLE.

L'ÉCUYER.

FRISON, Valet-de-Chambre de la maiſon.

UN POETE.

UN MUSICIEN.

DANSEURS & DANSEUSES.

La Scene eſt dans l'appartement de Madame de Fierville.

IL ÉTOIT TEMS.

SCENE PREMIERE.

L'ÉCUYER, *seul.*

Air : *Ah ! le bel oiseau, maman.*

C'EST ici l'appartement
De cette belle orgueilleuse ;
Mon cœur brûle en ce moment
D'une flamme ambitieuse.
Amour, daignez m'appuyer ;
L'entreprise est périlleuse.
Amour, daignez appuyer
Les vœux d'un tendre Écuyer.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Je dois à Monsieur de Fierville,
L'agréable ainsi que l'utile :
Et sur mon cœur trop délicat,
Ses bienfaits ont tant de puissance ;

Que j'aime, crainte d'être ingrat,
Sa femme par reconnoiſſance.

SCENE II.

L'ÉCUYER, FRISON.

FRISON.

Air : *Un mouvement de curioſité.*

EST-CE froideur, ou bien eſt-ce myſtere,
Qui vous engage à ne point m'employer ?
Quoi donc ! Monſieur, connoiſſant mon miniſtere,
Reſterez-vous ſans vouloir en eſſayer ?

L'ÉCUYER.

La gloire ſeule eſt faite pour me plaire.

FRISON.

Mais le plaiſir eſt fait pour l'égayer.

Air : *Chacun a ſon tour.*

Souvent un doux penchant ſurpaſſe

L'honneur dont un cœur eſt frappé.

L'ÉCUYER.

Mon cher, de l'éclat de ma place,
Je ſuis ſeulement occupé.

FRISON.

D'un côté votre gloire eſt complette,
De l'autre ſongez à l'amour.
Chacun a ſon tour,
Liron, lirette,
Chacun a ſon tour.

L'ÉCUYER.

Air : *Mais, comment ſes yeux ſont humides.*

Voyons; quel choix pourrois-je faire?

FRISON.

Dans ce canton, j'ai votre affaire;
Je connois un vieux Procureur,
Dont la femme jeune & volage
Pourroit mériter votre hommage;
Elle eſt d'une facile humeur.

L'ÉCUYER.

Mais tu me fais bien de l'honneur,

Et pour ma dignité nouvelle,
Ce feroit un beau parallele!
Quand cent repas me font offerts,
J'irois manger le pain des Clercs!...
D'autres mets mon ame eft friande.

FRISON.

Eh bien! cette groffe marchande
Qui traite fi bien un galant.

L'ÉCUYER.

Oh! je n'as pas befoin d'argent.

Air: Menuet d'Exaudet.

Si jamais
Je promets
D'être tendre,
Ce n'eft pas dans le bourgeois
Que tombera mon choix;
Je fais où je dois tendre.
Un grand cœur,
Vers l'honneur
Peut s'étendre;
Le haut rang flatte mes vœux,

C'eſt enfin où je veux
Prétendre.
L'amour eſt doux, quand la gloire
Aſſaiſonne la victoire:
Un coup d'œil,
Plein d'orgueil,
Nous étonne;
Mais il cede aux droits heureux
Qu'un tranſport amoureux
Nous donne.
Profitant
De l'inſtant
Du déſordre,
Contre la vivacité,
Sa mourante fierté
Ne peut plus donner d'ordre.
Son refus
Ne tient plus
A l'audace;
C'eſt à force d'irriter
Que l'on peut mériter
Sa grace.

FRISON.

Air : *Savez-vous bien, jeune tendron.*

Votre cœur devroit attaquer
Celui de Madame Fierville ;
Puiſque vous aimez à riſquer,
En fierté ſeule elle en vaut mille.

L'ÉCUYER.

Non, mon zele...

FRISON.

Vous en tenez.

L'ÉCUYER.

Mais mon reſpect....

FRISON.

Vous badinez.
Vous badinez,
Vous badinez :
Je vois bien que vous en tenez.

Air : *Vous m'entendez bien.*

Tous les ſoins que vous lui rendez

Sans courroux ſont-ils regardez ?
Votre reſpect pour elle.

L'ÉCUYER.

Eh bien !

FRISON.

Conduit-il votre zele?....
Vous m'entendez bien.

L'ÉCUYER.

Air : *De Catinat.*

Rien ne m'arrête ici...

FRISON.

Pourquoi balancez-vous
A venir imiter mon maître ſon époux ?
La gloire l'ennuyoit ; mais grace à mon talent,
Il ſe diſſipe un peu, venez en faire autant.

Air : *Haye, haye, haye, Jeannette.*

Vous ne ſuivez point mes pas.
(*A part.*)
Ah ! je commence à connoître

Qu'il rencontre des appas
Dans le dégoût de mon maître,
Haye, haye, haye.

L'ÉCUYER.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Un mal de tête en ce moment
S'oppose à cet amusément;
Tu peux préparer la conquête.

FRISON.

Le mal ne sera pas mortel;
Vous ne feignez un mal de tête
Que pour en donner un réel.

Air : *Sur le pont d'Avignon.*

Il me cache un secret que je rendrai nuisible.

(*Il sort.*)

L'ECUYER.

M'auroit-il deviné? cela n'est pas possible.

(*Il sort de l'autre côté.*)

SCENE III.

Madame DE FIERVILLE, UN POETE, UN MUSICIEN.

(*On danse.*)

LE POETE.

Air : *Ma commere, quand je danse.*

MONSIEUR a fait la musique,
Les paroles sont de moi.

Mde. DE FIERVILLE.

Quel est celui qui se pique
D'avoir fait mieux son emploi ?

LE MUSICIEN.

Ah ! c'est Monsieur.

LE POETE.

Non, c'est Monsieur.

TOUS DEUX.

Ah ! c'est Monsieur :

Non, c'eſt Monſieur:
C'eſt vous Monſieur.

Mde. DE FIERVILLE.

Ah ! la diſpute eſt unique,
Vous me donnez de l'humeur.

LE MUSICIEN.

Air : *Nous ſommes précepteurs d'amour.*

Pour qu'il vous paroiſſe plus beau,
Je l'ai fait à double partie.

LE POETE.

Vous allez entendre un morceau
Digne de votre modeſtie.

Ariette ridicule en Duo, chantée dans le même genre.

LE POETE, *gaiement.*

Ainſi que l'éclair
Brille dans l'air.

LE MUSICIEN.

Ainſi que l'éclair
Brille dans l'air.

Votre

Votre richeſſe
Brille ſans ceſſe. *bis.*
Jamais Déeſſe
N'eut tant de fierté, *bis.*
Tant de majeſté. *bis.*
Votre richeſſe, &c.

Mde. DE FIERVILLE.

Air : *Eh! non, non, non, &c.*

Vous étalez ma puiſſance
Sans parler de mes attraits ;
Et vous gardez le ſilence
Sur mes généreux bienfaits.

LE POETE.

Faut-il, par un fade hommage,
Vous encenſer comme Junon ?

Mde. DE FIERVILLE.

Eh! non, non, non,
Je n'en veux pas davantage.
(*On danſe.*)

Air : *On n'aime point dans nos forêts.*

Ceci me dédommage peu

Du froid de Monſieur de Fierville.

(*Aux Danſeurs.*)

Ce n'eſt ni le tems, ni le lieu
De danſer. Laiſſez-moi tranquille.
Allez; on vous rappellera,
Quand mon chagrin s'appaiſera.

(*Ils ſortent.*)

SCENE IV.

Madame DE FIERVILLE,
L'ÉCUYER.

Mde. DE FIERVILLE.

Air: *De tous les Capucins du monde.*

ENFIN, votre place nouvelle,
Doit paroître d'autant plus belle,
Que je vous fais mon confident.

L'ÉCUYER.

Ah! quel bonheur pour moi, Madame!

Par ce trait il eſt évident
Que vous liſez bien dans mon ame.

Mde. DE FIERVILLE

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Vous ſavez, malgré ma tendreſſe,
Que toujours mon perfide époux
Pour d'autres objets s'intéreſſe.
Quel tourment pour un cœur jaloux.

L'ÉCUYER.

Air : *Pour ſoumettre mon ame.*

Eh ! vous l'aimez encore !
Contre lui tout doit parler.
Quoi donc ! Madame ignore
Comme on peut ſe conſoler ?
D'un mari qui ſe dérange,
On ſuit le ton ſans effort.
Lorſqu'une femme ſe venge,
L'époux ſeul a toujours tort.

Mde DE FIERVILLE.

Air : *Que chacun de nous ſe livre.*

Montez dans mon équipage,

Mes gens par-tout vous ſuivront ;
Diſſipez l'affreux nuage
Qui me couvre d'un affront.
Que votre ardeur ſe ſignale,
J'attends de vous ces égards ;
Et pour trouver ma rivale,
Parcourez les Boulevards.

L'ÉCUYER.

Air.

Au milieu du cours,
Traînant après ſoi la foule,
Chaque Nymphe roule
Au gré des amours.
L'air ajoute encore
A l'éclat qui les décore :
Les diſcerne-t-on
Des femmes du grand ton ?
L'habit de leurs gens,
Eſt des plus galans.
Sur leurs chevaux fringans,
S'étendent même leurs parures.

Elles ſont enfin,
Dans leurs brillantes voitures,
Comme des mignatures
Dans des boîtes de Martin.
Au milieu du cours, &c.

Mde. DE FIERVILLE.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

Je le ſais; mais vos ſoins la trouveront ſans doute.
Elle payera cher les maux qu'elle me coûte.

L'ÉCUYER.

Air : *Contre-danſe des Petits-Ballets.*

Eh! Madame, qu'attendez-vous?
Pourquoi ménager un époux?
Eh! Madame, qu'attendez-vous?
Pour punir qui vous met en courroux?
Malgré que leurs maris
Soient fideles,
Combien à Paris
Voit-on de belles,

Trouver des appas
A ne l'être pas;
Et quand on vous trahit,
Vous restez sans dépit!
La novice,
Ou l'actrice,
La coquette,
La grisette,
Tout lui plaît, son volage feu,
En vérité, vous donne beau jeu.
Eh! Madame, &c.

Mde. DE FIERVILLE.

Air: *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

Qui peut remplacer dans mon cœur,
Celui qui me fait tant d'outrage?

L'ÉCUYER.

Un amant dont la vive ardeur
Vous conviendroit bien davantage.

Mde. DE FIERVILLE.

Air: *Ceci fort peu m'embarrasse*, ou *le tambour à la portiere.*

Sans doute qu'un petit-maître

Vous a chargé de ses vœux ?
Ah! je voudrois bien connoître
Un pareil audacieux !
Sa flamme est fort indiscrette,
Vous pouvez l'en avertir.

L'ÉCUYER.

Non, je ne suis l'interprête
Que de mon propre desir.

Air : *Que je regrette mon amant.*

Qui ? moi, dans cette occasion,
Que pour un autre je m'occupe !
Oh ! le rôle seroit fort bon !
Non, non, je ne suis pas si dupe.
Loin de le servir aujourd'hui,
Je vous armerois contre lui.

Mde. DE FIERVILLE, *ironiquement.*

Air : *Com' v'là qu'est fait.*

Ce courroux est fort estimable !

L'ÉCUYER.

Vous en pénétrez le sujet.

Mde. DE FIERVILLE.

La découverte eſt admirable !
Cela m'amuſe tout-à-fait.

L'ÉCUYER.

Le reſpect gardoit le ſilence,
L'amour découvre le ſecret ;
Oui, je cede à la violence
D'un feu dont je ſens tout l'effet.

Mde. DE FIERVILLE.

C'eſt fort mal fait ; mais très-mal fait.

L'ÉCUYER.

Air : *L'amant frivole & volage.*

Un amant doit-il ſe taire ?
Tant que dure la rigueur ?
Non, non, l'ombre du myſtere
Ne doit ſervir qu'au bonheur.
Nos cœurs peuvent, ſous cette ombre,
Se livrer aux doux plaiſirs ;
Ils ſeront grands, ſi leur nombre
Se compte par mes deſirs.

Mde. DE FIERVILLE.

Air. *J'ai deux amans, vous me les enlevez.*

Pour jamais, éloignez-vous de mes yeux.

L'ÉCUYER.

Ah! loin de vous, je perdrois la lumiere :
Je veux vous ſuivre à toute heure, en tous lieux.
Je meurs d'amour...

Mde. DE FIERVILLE.

Il devient furieux.
Quel téméraire!

L'ÉCUYER.

Vous m'êtes chere,
Et le moment eſt précieux.

Mde. DE FIERVILLE.

Que veux-t-il faire?

Mde. DE FIERVILLE.

Air : *Le joli jeu d'amour.*

Ce ton impertinent
Eſt au plus étonnant.

L'ÉCUYER.

Qu'a donc de ſurprenant
Mon hommage ?
Peut-on condamner
Un feu qu'on doit couronner ?

Mde. DE FIERVILLE.

Oh ! je vais ſonner...

L'ÉCUYER.

Ce langage,
Pris dans le ſentiment,
Fait valoir le moment.
Ah ! vous avez, vraiment,
De l'uſage.

Mde. DE FIERVILLE.

Air : *Pierre Bagnolet.*

Chaque mot te rend plus coupable.

L'ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

Je voudrois l'être cent fois plus.
Près d'un objet adorable,
Etre innocent, quel abus!

Mde. DE FIERVILLE.

Je vais crier.

L'ÉCUYER.

Faut-il prier?

Mde. DE FIERVILLE.

Vous devenez impardonnable,
Et je commence à m'effrayer.

L'ÉCUYER.

Air : *Courez vîte, prenez le patron.*

Loin d'avoir le moindre repentir,
Ce refus augmente mon desir;
Vous m'avez arraché mon secret,
Et vous le paierez, s'il vous plaît,
Net.

Mde. DE FIERVILLE.

Je n'y consens pas,
Fuyez mes pas.

L'ÉCUYER.

Ah ! vous m'aimerez,
M'approuverez,
Le prouverez.

Mde. DE FIERVILLE, *voulant fuir.*

Je n'y consens pas,
Fuyez mes pas.

L'ÉCUYER, *la prenant par la main.*

Non, je vous suivrai,
Vous presserai;
Oui, j'obtiendrai...
(Il tombe à ses genoux.)

Air : *Résonnez, ma musette.*

(Passionnément.)

Par pitié pour ma peine...

Mde. DE FIERVILLE.

Ah ! je suis hors d'haleine.

L'ÉCUYER.

Enfin, votre rigueur....

Mde. DE FIERVILLE.

Arrivez donc, Monsieur.

SCENE V & derniere.

M. DE FIERVILLE, Mde. DE FIERVILLE, L'ÉCUYER.

Mde. DE FIERVILLE, *à son mari, en s'en allant.*

Air : *De tous les Capucins du monde.*

IL étoit tems, je vous assure.

M. DE FIERVILLE.

Poursuivez donc votre aventure.

L'ÉCUYER.

Je badinois sans aucun mal.

M. DE FIERVILLE.

Fort bien ! J'ai peine à me contraindre.
Sortez.

L'ÉCUYER.

Je sors votre rival.

M. DE FIERVILLE.

Rival connu n'est plus à craindre.

VAUDEVILLE.

Maris, qui croyez être en garde,
Mon aventure vous regarde;
Paſſez chez vous tous vos inſtans.
Je n'ai pas l'humeur fort jalouſe;
Mais malgré les beaux ſentimens,
Et la fierté de mon épouſe,
Il étoit tems.

Après quatre mois de conſtance,
Damon lit dans les yeux d'Hortenſe
L'ennui des amours trop conſtans.
De tous deux la froideur s'empare,
Ils rougiſſent de leurs ſermens;
Un vain prétexte les ſépare:
Il étoit tems.

Colin trouvant au bois Liſette,
Laiſſe-moi, lui dit la poulette,
Demain au logis je t'attends;
L'eſpoir le conduit chez la belle
Qui rioit avec deux galans.

Ah ! ah ! vous voilà donc, dit-elle.
Il étoit tems.

Un caiſſier épris d'une actrice,
Troque deux momens de caprice
Contre deux mois d'appointemens.
Pour ſe conſerver ſa tendreſſe,
Déja trotoient montres, brillans ;
Mais on mit la main ſur la caiſſe :
Il étoit tems.

Par Daphnis Colette preſſée,
Croit en être débarraſſée
Par quelques regards menaçans ;
Il baiſe un bras, il récidive,
Ses diſcours ſont attendriſſans ;
Elle ſourit.... Sa mere arrive :
Il étoit tems.

Fin de Il étoit tems.

COMPLIMENS

POUR LA CLOTURE

DE

L'OPÉRA COMIQUE;

Chantés sur les Théâtres des Foires S. Laurent & S. Germain.

ACTEURS.

Mlle. ROSALINE, *ou* MARGOT, dans ſon habit du *Diable à Quatre*.

Mlle. BAPTISTE, *ou* LA MARQUISE, en habit de Margot.

M. BOURET, *ou* NICAISE, Perſonnage de la piece de ce nom.

M. LARUETTE, ſous l'habit d'enchanteur du *Diable à Quatre*.

M. PARENT, ſous l'habit de Savetier.

M. DELISLE, Député de la Chambre des Communes, *en Courier Anglois*.

PREMIER COMPLIMENT.

SCENE PREMIERE.

Mademoiſelle ROSALINE,
Mademoiſelle BAPTISTE.

Mlle. BAPTISTE.

Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*

DANS les Jeux qu'on vous préſente,
Quelques efforts que l'on tente,
Vous plaire eſt l'unique objet.
Quand nous commençons l'ouvrage,
Meſſieurs, c'eſt votre ſuffrage
Qui doit le rendre parfait.

Mlle. ROSALINE.

Air : *Ne v'là-t-il pas que j'aime.*

Par une inconſtance du ſort
Parmi nous trop commune,

Nous avons essuyé d'abord
Une éclipse de lune*.

Mlle. BAPTISTE.

Air : *Que chacun de nous se livre.*

Cette maligne influence
Nous a fait languir un mois.
Privés de votre présence,
Nous étions presque aux abois,
Quand votre bonté suprême
A ramené nos beaux jours;
Mais quand on voit ce qu'on aime,
Que les momens semblent courts!

Mlle. ROSALINE.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

La fin de Juin nous a vu naître,
Octobre nous voit disparoître;
Qu'importe si nos jeux ont plu,
Et que votre main nous couronne!

---

* Allusion à la piece de Zéphire & la Lune.

Nous n'aurons pas long-temps vécu ;
Mais nous l'aurons fait courte &
bonne.

SCENE II.

NICAISE, Mlle. ROSALINE,
Mlle. BAPTISTE.

NICAISE.

Air : *Oh, oh, ah, ah.*

VOUS voilà donc ensemble
Toutes deux ?

Mlle. ROSALINE.

Oui, vraiment.

Mlle. BAPTISTE.

Le zele nous rassemble
Pour faire un compliment.

NICAISE.

Oh ! oh ! ah ! ah !

Un compliment! à qui donc ça?

Mlle. ROSALINE.

Air : *Baiſe-moi donc, me diſoit Blaiſe.*

Pauvre innocent! c'eſt au Parterre.

NICAISE.

Oui-dà, oui-dà. Pardi, laiſſez-moi faire;
Je vais lui parler comme il faut.

Mlle. BAPTISTE.

Tu feras mieux de te taire.

NICAISE.

Me prenez-vous pour un nigaud?
On ſait que je ſuis téméraire.

Mlle. ROSALINE.

Air : *Deux beaux yeux n'ont qu'à parler.*

Pour célébrer dignement,
Noblement,
Nicaiſe, un public ſi charmant,
Il faut bien de l'eſprit.

NICAISE.

NICAISE.

Bon ! chimere.
L'esprit souvent ne sert qu'à s'embrouiller,
Et je sens qu'en pareille matiere
C'est le cœur qui doit parler.

SCENE III.

M. LARUETTE, *en Enchanteur*, Mlle. ROSALINE, NICAISE, Mlle. BAPTISTE.

M. LARUETTE.

Air : *Nous autres bons Villageois.*

D'UN sorcier, quoiqu'on m'ait vu
Faire aujourd'hui le personnage,
Ma baguette est sans vertu *,

---

* Il casse sa baguette.

Aux yeux de notre Aréopage.
Tout l'art magique d'un Acteur
Est d'amuser le spectateur ;
Mais sur ce point vous êtes tous
Plus fins & plus sorciers que nous.

Mlle. BAPTISTE.

Air : *Non, je n'aimerai jamais, &c.*

Dans nos jeux, si vous trouvez du
bon,
En sortant d'ici, n'allez pas dire non ;
Dans nos jeux, si vous trouvez du
bon,
Scellez nos défauts d'un généreux
pardon.
Loin d'aiguiser les traits de la critique,
Pour nous juger, consultez votre
cœur :
Qu'en ce jour-ci tout le monde se
pique,
D'être l'ami plutôt que le censeur.
Dans nos jeux, &c.

Mlle. ROSALINE.

Air : *Me promenant dans la plaine.*

Si le vrai zele remplace
Le mérite chez l'Acteur,
Nous méritons quelque grace,
Car nous travaillons de cœur:
Applaudissez-nous de même;
C'est le dernier jour hélas!
Ah! si chacun de vous nous aime,
Non, non, non, vous ne ferez point
d'ingrats.
Ah! si chacun de vous nous aime,
Non, non, non, vous ne ferez point
d'ingrats.

SCENE IV.

M. PARENT, *en Savetier*, M. LARUETTE, NICAISE, Mlle. ROSALINE, Mlle. BAPTISTE.

M. PARENT.

Air : *Lon la.*

MARGOT ſait l'art d'enjôler,
Et cherche à vous en couler.
Foi de Savetier,
Expert au métier,
Meſſieurs, tout ſon ramage,
N'eſt, à le bien apprécier,
Que du reſſemelage,
Lon la,
Que du reſſemelage.

Mlle. BAPTISTE.

Air : *Eh bien !*

En ce cas, Savetier Docteur,
Dis-nous du neuf.

M. PARENT.

Moi, ſerviteur.

Le neuf ici, ma chere....

Mlle. BAPTISTE.

Eh bien!

M. PARENT.

Ne ſe rencontre guere....
Vous m'entendez bien.

Air: *Sur le Pont d'Avignon.*

Je prétends toutefois,
Faire comme les autres;
Et mon couplet, je crois,
Vaudra bien tous les vôtres.

Air: *La bonne aventure.*

Meſſieurs, ſi vous êtes tous,
Comme je l'augure,
Auſſi ſatisfaits de nous,
Que nous le ſommes de vous,
La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure!

SCENE V & derniere.

M. DELISLE, *en Courier Anglois*, M. PARENT, M. LARUETTE, NICAISE, Mlle. ROSALINE, Mlle. BAPTISTE.

M. DELISLE.

Air : *De Joconde.*

J'ARRIVE par les Batelets,
Tout exprès d'Angleterre,
Pour faire à Messieurs les François,
Mon compliment sincere :
Si l'on demande à quel sujet,
C'est, vais-je vous répondre,
Pour l'accueil que vous avez fait
Au Savetier de Londre.

Même air.

Traiter aussi bénignement,
Un chétif insulaire,

C'eſt prouver admirablement,
Votre bon caractere.
La France, il eſt vrai, dira-t-on,
Pour tant de complaiſance,
Par la priſe du Port-Mahon,
S'eſt fait payer d'avance.

Mlle. ROSALINE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Meſſieurs, il n'eſt plus tems de rire,
Quand l'Opéra Comique expire :
Pour prouver que notre deſtin
Vous affecte & vous intéreſſe,
Au mois de Février prochain,
Souvenez-vous de notre adreſſe.

Fin du premier Compliment.

SECOND

COMPLIMENT.

M. PARENT, Mlle. BAPTISTE,
Mlle. PRUDHOMME,
M. BOURET.

Mlle. BAPTISTE.

Air : *Aye, aye, aye, Jeannette.*

ÇA, comme le plus ancien,
Parent, c'est à toi de faire
Le compliment.

M. PARENT.

Ah! fort bien!

Mlle. BAPTISTE.

Allons, tirons-nous d'affaire.

M. PARENT.

Aye, aye, aye.
Aye, aye, aye, ma chere,
Ma chere, aye, aye, aye,

Air : *Quand le péril est agréable.*

Haranguer un juge févere !
Je t'avouerai que j'ai grand'peur.

M. BOURET.

Bon ! fais un impromptu du cœur,
C'en eft affez pour plaire.

M. PARENT.

Diable, tu en parles bien à ton aife ; toi qui te mets tout d'un coup dans la tête ce que tout le monde a dans l'ame.

M. BOURET.

Hé ! pardié, oui, c'eft bien aifé. C'eft qu'il n'y a que faire d'aller chercher midi à quatorze heures, pour trouver de belles penfées. N'y a qu'à lâcher un fentiment tout naturellement, & le laiffer aller comme il fe préfente. Tiens, le public aime cent fois mieux cela que ces phrafes entortillées. Va, va toujours ton train. Je

te soufflerai moi, si tu veux; quoique souffler n'est pas jouer.

Air: *Des Fraises.*

Sans peur, je parlerois, moi,
Devant l'Aréopage.
Te v'là tout transi d'effroi.
Allons donc, rassure-toi;
Courage, courage, courage.

M. PARENT.

Air: *De tous les Capucins du monde.*

Pénétré de reconnoissance,
Et flatté de votre indulgence,
Messieurs, je borne tous mes vœux
A la mériter pour vous plaire.
Pour nos efforts industrieux,
Est-il un plus digne salaire?

M. BOURET.

Notre ami, tiens, à mon avis, ton compliment ne vaut pas ce que j'ai trouvé ce matin.

M. PARENT.

Hé ! qu'eſt-ce que tu as trouvé de mieux que ça ?

M. BOURET.

Rien.

M. PARENT.

Hé ! pourquoi eſt-ce que tu dis ça ?

M. BOURET.

C'eſt que ce que tu dis-là n'eſt pas vrai ; c'eſt que le public n'eſt jamais indulgent, mais juſte ; c'eſt que pour ſon argent il veut du bon, & qu'il a raiſon ; c'eſt que, s'il t'applaudit, ce n'eſt pas par indulgence, c'eſt que tu le mérites : tout comme, quand tu ne ſais pas ton rôle, il ſe moque de toi. Et puis c'eſt que, ſi tu n'avois pas d'autre ſalaire que ſon approbation, tu ne jouerois pas, & que tu ne l'amuſes pas pour ſes beaux yeux.

Mlle. BAPTISTE.

Je ſuis de l'avis de M. Bouret. On n'enjôle pas le public.

Air : *Du Menuet d'Exaudet.*

C'eſt le tic
Du Public
Sans ſcrupule :
Il blâme, il ſiffle un Acteur,
De même qu'un Auteur,
Quand il eſt ridicule.
Vainement
On prétend,
Par ſoupleſſe,
Pouvoir lui clore le bec ;
Toujours il juge avec
Juſteſſe.
Pour une Actrice encor paſſe,
Quelquefois il lui fait grace.
Elle plaît
Quand elle eſt
Jeune & belle.
Même avec peu de talens

Elle a quelques galans
Pour elle.

M. PARENT.

En ce cas,
Vos appas,
Votre grace,
Vos talens & vos attraits,
Sont garans du succès;
Parlez donc à ma place.
Vous plaisez,
C'est assez;
Votre air touche:
Allez, vous réussirez,
Dès que vous ouvrirez
La bouche.

M. BOURET.

Oh, que c'est bien dit! quand on plaît, on peut dire tout ce que l'on veut: vous diriez des sottises, qu'on vous applaudiroit.

M. PARENT.

Voilà comme tu es, toi; car tu en

dis ſouvent : & ſi on t'applaudit dès que tu parles, tu fais le niais, tu fais le ſot, & chacun rit malgré ſoi.

M. BOURET.

C'eſt qu'il n'y a que les ſots qui diſent des vérités & des naïvetés; & on me prend pour un ſot, parce que je ne dis que de ça.

M. PARENT.

Allons tais-toi ; laiſſe parler Mademoiſelle.

Mlle. BAPTISTE.

Air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Meſſieurs, vous m'avez quelquefois
Donné votre ſuffrage ;
Je ſens tout ce que je vous dois,
Recevez mon hommage.
Vous plaire ſont mes ſeules loix,
Couronnez votre ouvrage.

M. BOURET.

Oh ! bien, ça n'eſt pas mal ça : ma

foi, Mademoiselle Baptiste, il est petit, mais il est bien genti, votre compliment. Allons, allons, vous n'êtes pas ingrate, & si le public vous aime bien, vous l'aimez bien aussi. C'est bien fait, le public en vaut bien un autre.

M. PARENT.

Ah! v'là le reste de nos écus. Eh! c'est Mademoiselle Prudhomme!

Air : *Babet, que t'es gentille!*

Approchez, belle enfant,
Débitez sur la Scene,
Un petit compliment,
Et vous plairez sans peine.
Hé! quel orateur,
Quel complimenteur,
Vaut une jeune fille?
Déja le public vous sourit,
Et d'avance il vous applaudit.
J'entends que tout bas chacun dit:
Voyez, qu'elle est gentille! *bis.*

Air : *Les petits, tourelouriretie.*

Pour moi, je vous en fais l'aveu,
Voilà ce qui me fâche un peu,
Lorſqu'à mon oreille on répete,
En voyant ces petits enfans :
Les petits, tourelouriretté,
Valent bien les grands.

M. BOURET.

Tais-toi ! laiſſe dire Mademoiſelle, & voyons ce qu'elle va chanter.

Mlle. PRUDHOMME.

Air : *Quand je vous ai donné mon cœur.*

Vous qui protégez les talens,
Qui ne font que d'éclore,
Me préſagez-vous un beau tems,
En voyant mon aurore ?
Car je voudrois bien dans trente ans,
Pouvoir vous plaire encore.

M. BOURET.

Eh ! bien, c'eſt prendre ſes précautions de loin.

M. PARENT.

Eh! mais; fais donc le tien, toi, qui es là à critiquer les autres.

M. BOURET.

Moi! oh! ça sera bientôt fait.

Air : *Filles qui passez par ici.*

Adieu, Messieurs, jusqu'au revoir,
Car la foire est finie.
A Saint-Laurent venez nous voir,
Nous mettons en vous tout notre espoir.
Bon soir, la compagnie,
Bon soir,
Bon soir, la compagnie.

Fin du second Compliment.

TROISIEME COMPLIMENT.

Mlle ROSALINE.

Air : *Entre l'amour & la raison.*

Tous nos Acteurs, en ce moment,
Veulent que par un compliment,
J'exprime leur douleur sincere,
D'abandonner ces lieux charmans ;
Mais les avis sont différens
Sur la maniere de le faire.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

L'on voudroit que ce compliment
Fût pour la gloire seulement,
Du Sexe à qui tout rend hommage ;
L'autre, pour le Spectacle entier.
Messieurs, chacun de vous, je gage,
Aime mieux le particulier.

Air : *Le tout par nature.*

Mais, Messieurs, à votre égard,

Jamais nous n'employons l'art :
Malgré ce fâcheux départ,
Notre amour pour vous dure :
Et chaque Actrice y prend part,
Le tout par nature.

Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

Notre zele & nos efforts,
Toujours nous préviennent :
Mais croire que nos transports,
Dans votre cœur tiennent ;
Va-t-en voir s'ils viennent.

Air : *Ah ! maman, que je l'échappe, &c.*

Ne savons-nous pas comme vous faites,
Adroits, agaçans,
Vifs & pressans
Comme vous êtes ?
Ne savons-nous pas comme vous faites,
Vous seriez charmans,
S'il vous plaisoit d'être constans.
Paroît-il une beauté nouvelle :
Tendres sentimens,

Soupirs, sermens,
Volent près d'elle;
A l'instant les yeux d'une autre belle,
Vous font oublier
Celle qui vient de nous lier.
Ne savons-nous pas, &c.

Air : *Pour passer doucement la vie.*

Une telle plainte est nouvelle,
Mais c'est la force du penchant:
Et puis une bonne querelle,
Vaut mieux qu'un mauvais compli-
ment.

Air : *Dans notre cabanne.*

Ce trait de malice
Est bien innocent:
Nous ressemblons à l'enfant
Qui bat sa nourrice,
En la caressant.

Air : *Nous sommes Précepteurs d'amour.*

Vous verrez croître nos talens
A l'ombre de votre suffrage:

Ils feront l'ouvrage du temps;
Leur ſuccès ſera votre ouvrage.

Air : *De mon Berger volage.*

La tendre tourterelle,
Qui gémit dans nos bois,
Eſt le tableau fidele
De ma timide voix :
Elle attend, elle appelle
L'objet de ſon amour,
De même que mon zele
Attend votre retour.

Fin du troiſieme Compliment.

LA NOUVELLE BASTIENNE,

OPÉRA COMIQUE,

EN UN ACTE,

Suivi du Divertiſſement de la Fontaine de Jouvence.

Repréſenté, pour la premiere fois, ſur le Théâtre de l'Opéra Comique, le 17 Septembre 1754.

ACTEURS.

BASTIEN.

BASTIENNE.

M. BARBARIN, Seigneur du lieu.

FRONTIN, Valet de M. Barbarin.

La Scene est dans une Campagne.

L'A NOUVELLE BASTIENNE.

SCENE PREMIERE.

M. BARBARIN, *seul.*

Air : *La beauté sauvage.*

IL n'eſt rien qui tienne
A l'attrait du bien,
Et pour moi Baſtienne
Quittera Baſtien.
Je voudrois voir,
Qu'à mon pouvoir
Il fût rebelle :
Un tel maraud
Seroit bientôt
Loin de ces lieux ;
Et pour lors la belle
M'en aimeroit mieux.

Air : *Comme je l'étrillerois.*

Pour épier cette fille,
Frontin n'a rien négligé :
Je l'attends . . . & l'enragé
Ne vient point. . . Ah! je pétille :
Morbleu, si je le tenois,
Comme je l'étrille, je l'étrille :
Morbleu, si je le tenois,
Comme je l'étrillerois.

SCENE II.

M. BARBARIN, FRONTIN.

M. BARBARIN.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

ARRIVE donc, coquin.

FRONTIN.

Monsieur,
Vous me faites beaucoup d'honneur.

M. BARBARIN.

Réponds, maraud, que dit Bastienne?

FRONTIN.

Elle dit qu'elle aime Bastien.

M. BARBARIN.

Que fait-elle?

FRONTIN.

Rien qui convienne
A votre amour.

M. BARBARIN.

Mais encor?

FRONTIN.

Rien.

M. BARBARIN.

Air: *M. l'Abbé, où allez-vous.*

Te plaît-il de t'expliquer?

FRONTIN.

Mais,
Cela veut dire en bon Français,
Que votre rival goûte...

M. BARBARIN.

Hé bien?

FRONTIN.

Par ce seul mot, sans doute,
Vous m'entendez bien.

M. BARBARIN.

Air : *Eh! qu'estc' que ça m' fait à moi.*

Hélas! ce récit affreux
Augmente encore mon martyre;
Ainsi donc, ils sont heureux,
Et tu m'oses ici le dire?

FRONTIN.

Mais, est-ce ma faute à moi?

M. BARBARIN.

Crains la fureur qui m'inspire.

FRONTIN.

Mais, est-ce ma faute à moi?

M. BARBARIN.

Air : *Mon petit doigt me l'a dit.*

Je ne sais à qui m'en prendre.

Si je ne dois rien attendre,
En agissant par douceur,
Bientôt la force ou l'adresse.

FRONTIN.

La contrainte à la tendresse
A toujours porté malheur.

M. BARBARIN.

Air : *L'occasion fait le larron.*

Va, j'ai donne les ordres nécessaires
Pour m'assurer de Bastien.

FRONTIN.

Les voici.
Leur union dérange vos affaires,
Car...

M. BARBARIN.

Viens, écoutons-les d'ici.

(*Ils se cachent pour les entendre.*)

SCENE III.

BASTIEN, BASTIENNE.

BASTIENNE.

Air: *Ma mi' Babichon.*

TU m'aimes donc bien?

BASTIEN.

Dans l'monde il n'est rien
Qui r'ssemble à ta r'ssemblance.
M'aime-tu bien toi?

BASTIENNE.

Oui, Bastien.

BASTIEN.

J' te crois.
Car tu m'las dit d'avance.
Dam'plus ça s'fait voir,
Plus on l'veut savoir.
Quand on feint qu'on l'ignore,

C'eſt qu'on eſt charmé,
Etant bien aimé,
De s'lentendr' dire encore.

BASTIENNE.

Air: *Ah! c'eſt une merveille.*

Tu n'es pas comme ces Monſieux
Qui ſe diſent bien amoureux,
Leus ſoupirs, leus deſirs, leus feux,
Ah! c'neſt qu'une peinture.
Mais les tiens,
Et les miens,
Voilà la nature.

BASTIEN.

Même air.

N'as-tu pas vu paſſer par fois
De belles Dames dans nos bois,
Alles avont de r'luiſans minois.
Ah! c'neſt qu'une peinture;
Mais tes traits,
Toujours vrais;
Voilà la nature.

BASTIENNE.

Air : *Non, vous ne m'aimez pas.*

Je vois lorsque j'te r'garde,
Qu'tu me r'gard' tendrement.

BASTIEN.

Et parguenne j' n'ai garde
D' te r'garder autrement.

BASTIENNE.

Le soir quoiqu'il fass' sombre,
Mon cœur te voit venir.

BASTIEN.

Quand je n'verrois que ton ombre,
Ç'a m'froit toujours plaisir.

Même air.

Lorsque j'men vais, ma p'tite,
Je n'pense qu'à revenir.

BASTIENNE.

Et moi, lorsque tu m'quitte,
Je n'pens' qu'à te r'tenir.

L'amour cauſe la gêne
Qui nous fait tant ſouffrir.
Mais quoiqu' ça faſs' d' la peine ;
Ça fait toujours plaiſir.

Air : *Le ruiſſeau qui dans la plaine.*

Tant qu'on verra la riviere
A tout l' monde fournir d' l'iau,
Ton minois qui me ſait plaire,
A mes yeux paroîtra biau.
Souvent dans l' ménage on s' boude
Après deux mois d'amiquié ;
On ſe r'pouſſe avec l' coude,
On n' s'aime plus qu'à moiquié ;
Mais il n'en eſt pas d' même
De c' qu'eſt d'en cas d' nos amours.
Mon Baſtien, tout dit que j' t'aime,
Et qu' tu m'aimeras toujours.

BASTIEN.

Air : *De Manon Girou.*

Si s'lon l' goût de ta magniere,
Je te parois genti ;

Moi, j' te regarde, ma bergere,
Comme la parl' d'ici.

BASTIENNE.

Ailleurs, comm' dans not' village,
Cornette ou chapiau;
L'objet qu'on aim' davantage,
Nous paroît le plus biau.

BASTIEN.

Air : *Ne v'là-t'il pas que j'aime.*

J' nous unirons avec plaisir.

BASTIENNE, *soupirant.*

Oh, oui, oui, foi d'honnêt' fille.

BASTIEN.

Mais, t'nez, voyez rien qu'un soupir.
Ne v'là-t'il pas que j'grille.

Air : *Quand un tendron vient en ce lieu.*

Donn' moi ta main.

BASTIENNE.

Prends, puisqu' tu l' veux.

BASTIEN.

Je suis ravi quand j' la baise.

BASTIENNE.

Tien Baſtien, bais' les tout' les deux.
Drès que ça t' fait bien aiſe.
Je ſens...

BASTIEN.

Je ſens auſſi
Qu' ça m' tient ici.

BASTIENNE.

Moi, ça m' tient là.
Là, là.

M. BARBARIN, *ſe montrant.*

Oh, oh, ah, ah, ah, ah,
Je ſuis charmé de voir cela.

BASTIENNE, *emmenant Baſtien*

Viens çà.

(*Ils ſortent.*)

SCENE IV.

M. BARBARIN, FRONTIN.

M. BARBARIN.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

CONÇOIS-TU le chagrin qu'ils me jettent dans l'âme ?
Vainement, ce butor croit l'avoir pour sa femme.
En entrant dans ce bois, Bastien doit être pris.
Suis leurs pas.

FRONTIN.

Mais, Monsieur. . . .

M. BARBARIN.

Fais ce que je te dis.

SCENE

SCENE V.

M. BARBARIN, *seul.*

Air : *D'Épicure.*

SUR moi la fortune sans cesse
A versé bienfait sur bienfait.
Que servent le rang, la richesse,
Quand le cœur n'est point satisfait?
Sans porter aux Rois nulle envie,
Un Berger plaît dans ces vergers;
Mais que d'instans où dans la vie,
Les Rois voudroient être Bergers.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Près de Bastien, je suis un Roi,
Son bonheur l'emporte sur moi;
C'est dans le cœur qu'il prend sa
source.
Je voudrois bien lui ressembler?
Faut-il que toute ma ressource
Consiste, hélas! à le troubler.

SCENE VI.*

M. BARBARIN, BASTIENNE.

BASTIENNE, *pleurant.*

Air : *J'ai perdu mon ami.*

Mon Baſtien va périr,
A mes yeux on l' vient d' ſaiſir.
Ils le feront mourir :
Mon Baſtien va périr :
Je n' puis le s'courir :
Je n' ſais que d'venir.

Air : *Hélas ! tu t'en vas.*

Aga,
Ces gens-là,
Faut qu'ils ayent l' cœur plus dur cent mill' fois qu'un rocher :
Mes pleurs,

* Cette ſcene & la ſuivante ſont de M. Anſeaume.

Mes douleurs,
Rien n'a pu les toucher.
(*Appercevant M. Barbarin.*)
Monsieur,
Que vot' bon cœur
Pour nous s'intéresse;
Sauvez,
Vous l'pouvez,
L'objet de ma tendresse.
Aga, &c.

De ce malheur extrême,
Vous s'rez la bonté même,
Si vous nous protégés:
Auprès de sa Bastienne,
Faites que Bastien revienne;
J' vous s'rons bien obligés.
Aga, &c.

M. BARBARIN.

Air: *Du Prévôt des Marchands.*

(*A part.*)

Bon, mon projet a réussi.

(*Haut.*)

Faut-il ſe chagriner ainſi ?
Reprenez vos ſens, ma poulette.

BASTIENNE.

Mon cher Monſieur, ça n' ſe peut pas.
Après la perte que j'ai faite,
Je n' deſir' plus que le trépas.

M. BARBARIN.

Air : *Je ferai mon devoir.*

(*A part.*)

Flattons un moment ſa douleur.

(*Haut.*)

Je plains votre malheur. *bis.*

BASTIENNE.

J'ai bien ſujet de m'affliger,
Vous en allez juger.

Air : *Dans ma cabanne obſcure.*

J' paſſions dans cett' av'nue,
Cauſant de nos amours ;
Quatre homm' à notre vue,

S' préſentent comm' des ours,
Avec un' main' ſournoiſe :
L'un d'eux pouſſe Baſtien ;
C'étoit pour chercher noiſe,
Car Baſtien n' ly f'ſoit rien.

Même air.

Moi qui n'aim' point l' tapage,
Je dis à ce mutin,
Monſieur, j' ſomm' du village :
Paſſez votre chemin.
Sans m' répondre, il attire
De ſon côté, Baſtien ;
C'pendant j' puis bien vous dire
Que Baſtien n' ly f'ſoit rien.

M. BARBARIN.

Air : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

Perdre un amant, c'eſt preſque rien.

BASTIENNE.

Mais c' t'amant faiſoit tout mon bien.

M. BARBARIN.

Pour ſoulager votre tourment,
Il en faut faire un autre.

BASTIENNE.

Moi, changer, nenni-dà vraiment;
J' ſomm' trop content' du nôtre.

M. BARBARIN.

Air : *Oh, oh, oh, oh. Ah, ah, ah, ah.*

Un grand Seigneur t'adore.

BASTIENNE.

Oh, oh, oh, ch. Ah, ah, ah, ah.

M. BARBARIN.

Ce n'eſt pas tout encore.

BASTIENNE.

Que veut-il avec ça?

M. BARBARIN.

Que tu l'aimes bien.

BASTIENNE.

Qu'il n'eſpere rien.
Je n' puis aimer qu' Baſtien.

M. BARBARIN.

Air : *De M. de Catinat.*

Ceſſe pour ce garçon des regrets ſuperflus;

Le ſort en eſt jeté, tu ne le verras plus ;
C'eſt par mon ordre enfin qu'il ſe voit reſſerré,
Et plus tu l'aimeras, plus je l'y retiendrai.

BASTIENNE.

Air : *J'ai perdu mon oiſeau.*

Et qu'en voulez-vous faire ?
Pourquoi ce traitement ?
Il ne s'attendoit guere
A ça, le pauvre enfant.
Rendez-le moi, Monſieur, rendez-moi mon amant.

M. BARBARIN.

Air : *Du Cap de Bonne Eſpérance.*

De ce ruſtre, ma charmante,
Crois-moi, perds le ſouvenir ;
La fortune te préſente
Le plus riant avenir.
J'ai de grands biens, & je t'aime :

Si de cet amour extrême,
Tu veux m'accorder le prix,
Tous mes biens te sont acquis.

BASTIENNE.

Air : *Quand je le vois, je perds la voix.*

Ne v'là-t-il pas
D' biaux appas?
Je n' veux point de vos richesses
Traîtresses.
Sans avoir d' rente,
Je vis contente.
Quand on sait tourner un fuseau,
Que l'on sait soigner un troupeau,
On peut fort bien
N' manquer de rien.

M. BARBARIN.

Air : *A la Ville on se laisse donc prendre.*

De ta beauté songe à faire usage,
Tu serois bien sotte, en vérité,
Pouvant briller au plus haut étage,
De rester dans ton obscurité.

BASTIENNE.

Votre avis, Monsieur, s'roit bon à
suivre
Pour qui ne pourroit vivre,
Sans un gros r'venu.
Mais on dit comm' ça dans not' village,
Qu'il est bien plus sage
D' garder sa vertu.

M. BARBARIN.

Même air.

De cette vertu, que veux-tu faire ?
C'est un nom frivole & sans effet.
Crois-moi, laisse-là cette chimere,
Et suis sans rien craindre mon projet.
On brave bientôt la médisance,
Quand vers l'opulence
On est parvenu.

BASTIENNE.

Ça s' peut, mais on dit dans not'
village,
Qu'il est bien plus sage
D' garder sa vertu.

M. BARBARIN.

Même air.

Mes promeſſes ne ſont point légeres,
Vois-tu cette bourſe pleine d'or ;
Pourvu qu'à Baſtien tu me préferes,
Je te la donne, & bien d'autre encor ;
De mon amour c'eſt un foible gage,
Prends. . . .
(*A Part.*)
Qu'elle eſt ſauvage !
(*Haut.*)
Oh ! tu la prendras.

BASTIENNE, *fuyant.*

Nenni-dà, Monſieur, je ſomm' trop ſage,
Je n' voulons point de gage,
Quand l' marché n' plaît pas.

M. BARBARIN.

Air : *Les Niais de Sologne.*

Eſprit farouche,
Rien ne te touche.

Quoi ! tes mépris,
De ma tendresse sont le prix !
De tant d'audace
Mon cœur se lasse,
Pour me venger,
Je ne dois plus rien négliger.

BASTIENNE.

Hélas ! que faire !

M. BARBARIN.

Dans ma colere,
Je vais bientôt
Punir ce Bastien comme il faut.
Oui, ton refus, à mon rival,
Sera fatal.

BASTIENNE, *l'appellant.*

Monsieur, Monsieur.

M. BARBARIN, *revenant.*

Es-tu d'accord ?...

BASTIENNE, *désespérée.*

Bastien est mort.
Je n' puis du tout

Parer le coup
Qui le menace.

M. BARBARIN.

Il tient à toi.

BASTIENNE.

Ce n'est pas d' moi.

Ensemble.

C'est de vous / toi qu'il doit attendre sa grace.
Quoique je / Puisque tu l'aime,
Faites vous- / Prends sur toi- même,
Un noble / Fais un effort
Pour adoucir son triste sort.
D'un mot tu peux changer son sort.
Calmez nos / Calme ses peines,
Brisez ses / Brise ses chaînes.

Quoi!

Quoi! pour Baſtien,
Baſtienne n'obtiendra donc
Baſtienne ne fera donc rien.

M. BARBARIN.

Sois moins rebelle,
Faut-il, cruelle,
Que je te preſſe,
Que je m'abaiſſe
A tes genoux,
Pour t'inſpirer des ſentimens plus doux.

BASTIENNE.

Qu'exigez-vous?

M. BARBARIN.

Le ſeul bien dont je ſuis jaloux,
Le don d'un cœur
Dont mon bonheur
En ce moment
dépend.

BASTIENNE.

Je le voudrois....

M. BARBARIN.

Hé bien!...

BASTIENNE.

Mais hélas! je n' saurois.

M. BARBARIN.

Esprit farouche, &c.

SCENE VII.

BASTIENNE, *seule.*

Air: *Fidele sans moi, mon cher Bastien.*

TREDAM', il semble à ces gros
Monsieux,
Dans leurs feux,
Que tout doit ramper d'vant eux.
Parc' qu'ils sont bien riches,
Et qu'ils n' sont pas chiches,
Qu'ils n'ont qu'à s' fair' voir
Pour nous émouvoir.
Bien folle,

Qui s' fieroit à leur parole.
Moi, quitter comm' çà,
Ce pauvre Bastien, qui toujours m'aima.
Oui-dà !
Mon ame
A son nom seul s'enflamme;
S'il n'a pas l'adresse
D' vanter sa tendresse
Le feu de ses yeux
M' l'a fait sentir bien mieux.
Tredam' il semble à ces gros Monsieux,
Dans leurs feux,
Que tout doit ramper devant eux,
Parc' qu'ils sont bien riches,
Et qu'ils n' sont pas chiches,
Qu'ils n'ont qu'à s' fair' voir
Pour nous émouvoir.

SCENE VIII.

BASTIENNE, FRONTIN.

FRONTIN.

Air : *Le tout par nature.*

A LA fin, ma belle enfant,
Mon maître est-il triomphant?

BASTIENNE.

Bien loin d' ça, j'ai pour c' méchant
Du mépris, je vous jure,
Et pour Bastien plus d' penchant
Le tout par nature.

Air : *J' veux être un chien.*

Quand j'avons engagé not' foi,
N'y point manquer, c'est not' loi.

FRONTIN.

Aisément cela se peut croire,
Mais on brise de pareils nœuds,

Quand on trouve à les placer mieux,
Et puis de mieux en mieux:
Un Seigneur curieux,
Finit par illuſtrer votre hiſtoire.

BASTIENNE.

Air: *Mais comment, ſes yeux ſont humides.*

A tout ça je n' puis rien comprendre.

FRONTIN.

Oh! je vais vous le faire entendre.
A Paris, plus d'une Goton,
Qui n'emporta de ſon village,
Qu'un beau minois, pour tout bagage,
En moins d'un an ſe fait un nom.
Prend un hôtel, des gens, un ton;
Ses grands airs, ſes mines, ſes graces,
Se répetent dans trente glaces.
Goton qui, pour un beau corſet,
Eût laiſſé briſer ſon lacet;
A préſent joue à la Princeſſe.
Enfin, celles de ſon eſpece,

Que bornoit un mets très-frugal,
Mangeroient le trésor royal.

BASTIENNE.

Air : *A table je suis Grégoire.*

Oh ! moi, sans faire la fiere,
Je sais m' conduir' Dieu merci ;
Si chacun a sa magniere
D'aimer, j'ons la nôtre aussi.
Sur l'herbe, dans l'innocence,
Du pain sec nous est plus cher
Qu'un r'pas plein d'magnificence
Que le repentir rend amer.

SCENE IX & derniere.

BASTIENNE, FRONTIN, BASTIEN.

BASTIEN, *conduit par une troupe de Payſans.*

Air : *Ah ! maman, que je l'échappe belle.*

AH, Baſtienne ! que je l'échappons belle,
Bais'-moi, mes amours,
M'aim'-tu toujours.

BASTIENNE.

Oui, j' ſuis fidelle.

BASTIEN.

Ah, Baſtienne ! que je l'échappons belle.

BASTIENNE.

Cont'-moi tout ça.

BASTIEN.

Oui, tien, j' m'en vais commencer
par-là.
Ces bergers qui voyont qu'on m'em-
mene,
D' Monſieur Barbarin,
Rendent ſoudain,
L'attente vaine.
Craignant tout, il a cédé ſans peine;
Mon Parain l' Bailli
L'y a fait entendr' raiſon auſſi.
Ah, Baſtienne! que je l'échappons
belle,
Malgré les envieux
J' ſerons heureux.

BASTIENNE.

La bonne nouvelle!

BASTIEN.

Puiſque mon Parain de tout cela ſe
mêle,
J' ſerons tôt mariés:
D' la nôce ils ſont déja priés.

BASTIENNE.

Air : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

Tien, tout c' biau monde a le cœur ſi
bon,
Qu'ils m' plaignoient dans mon afflic-
tion.
Il faut les r'mercier.

BASTIEN.

T'as raiſon.

BASTIENNE.

Mais faut d' la belle parole.

BASTIEN.

Au lieu d' ça, chante ſte chanſon
Qu'a fait not' Maître d'Ecole.

RONDE.

Air : *Hé, Madame ! qu'attendez-vous Madame ?*

Ne quittons jamais nos hameaux,
L'amour ſe plaît ſous nos ormeaux :
Ne quittons jamais nos hameaux,

Les plaisirs y sont toujours nouveaux.
Laissons, laissons aux grands de la
ville,
L'art de n'en pas trouver entre mille.
Le vrai bien nous suit,
Autant qu'il les fuit:
Chez eux on éblouit;
Mais ici l'on jouit.
Ne quittons jamais,
Une Dame
Qui s'enflamme;
Pour mieux plaire,
Doit le taire.
Mais en aimant, nous le disons;
C'est en le disant que nous plaisons.
Ne quittons jamais, &c.
Parmi nous on voit l'amour sourire:
Tristement à la ville on soupire.
Nos bergers heureux,
Toujours amoureux,
Au sein de l'enjouement
Puisent le sentiment.

Ne quittons jamais nos hameaux, &c.
La bergere
Est sincere ;
Sans caprice,
Sans malice,
Elle dit un oui de bon cœur.
Ne quittons jamais nos hameaux, &c.

BASTIEN.

Air : *Ça ne durera pas toujours.*

Enfin, not' chagrin cesse,
Et j'allons être époux.

BASTIENNE, *au Public.*

Messieurs, quoiqu'ça nous presse,
Et que rien n' soit si doux,
J' vous quittons malgré nous. *bis. bis.*

Fin de la Nouvelle Bastienne.

LA FONTAINE DE JOUVENCE,

GRAND BALLET,

Composé par M. NOVERRE, Maître des Ballets de l'Opéra Comique.

Dansé, pour la premiere fois, sur le Théâtre de la Foire Saint Laurent, le 16 Septembre 1754.

—

LA FONTAINE DE JOUVENCE.

Le Théâtre repréſente un jardin orné de berceaux, de fleurs, &c. Dans le fond eſt une fontaine, dont les eaux ont la vertu de rendre la jeuneſſe. Au-deſſus eſt le Temple de l'Amour. Des Bergers & des Bergeres, rangés ſur les degrés du Temple, rendent graces à l'Amour qui les a rajeunis.

UN BERGER chante ſur l'air :
A l'Amour, rendez les armes.

TENDRE Amour, reçois l'hommage
Que méritent tes bienfaits.
Tu nous rends notre bel âge,
Et ce gage
Nous engage
A te ſervir à jamais.

UNE BERGERE, *sur le mineur du même air.*

C'est de toi que tout tient l'être,
Tu fais le bonheur des Dieux.
Le plaisir que tu fais naître,
Place un mortel dans les cieux.
Soupirer c'est te connoître;
Qui te connoît est heureux.

ENTRÉE *de Bergers & de Bergeres, portant chacun une houlette & une guirlande de fleurs.*

ENTRÉE D'HÉBÉE.

Les Bergers reprennent leur danse, avec les guirlandes seulement.

Quatre vieillards viennent se mêler à la fête. Se voyant rebutés des jeunes Bergers, l'un d'eux exprime ainsi ses plaintes.

Air : *Ah! qu'on est heureux de mourir.*

Ah! qu'il est affreux de vieillir,
Quand on sent encor que l'on aime. *bis.*

Une vieille implore le ſecours de l'Amour pour obtenir d'être rajeunie.

Air : *Fatal amour, cruel vainqueur.*

Sois favorable à nos deſirs ; *bis.*
Ta voix ſaura pour nous réveiller les
plaiſirs.
De tes feux remplir nos ames ;
Nos corps ſont abattus ſous le poids
de nos ans.
Viens, Amour, ranimer nos ſens,
Ou dans nos cœurs éteins tes flammes.
Sois favorable à nos deſirs, &c.
C'eſt toi dont le pouvoir communique
à ces ondes
Le ſecret qui nous rend l'uſage des
beaux jours.
Hélas ! accorde-nous un généreux
ſecours,
Ouvre-nous les tréſors de ces ſources
fécondes.
Sois favorable à nos deſirs, &c.

Les vieillards vont à la Fontaine; on leur présente à boire, & dans l'instant on les voit se transformer en jeunes Bergers. Deux d'entr'eux reviennent sur le bord du Théâtre, & chantent.

DUO.

Air: *Regne, amour, &c.*

Chante un Dieu que j'adore,
Vole, viens dans mes bras;
Un plaisir plein d'appas,
Est l'encens qui l'honore.

Les deux autres vieillards rajeunis dansent une pantomime.

ENTRÉE DE L'AMOUR.

Une Bergere adresse à l'Amour cette Ariette.

Air: *Petits-Maîtres, &c.*

Dieu charmant, ton doux empire,
Est l'empire du bonheur:
Une belle laisse lire
A travers de sa rigueur,

L'eſpoir d'un moment flatteur.
Elle ſoupire,
Un doux martyre,
Te ſoumet bientôt ſon cœur.
Dieu charmant, &c.
A ſon tour l'amant ſoupire;
Tous deux d'un tendre délire,
Goûtent bientôt la douceur.
Tu les inſpire
A ſaiſir l'inſtant flatteur.
Dieu charmant, &c.

L'AMOUR chante cet air: *Fanfare de Bourgogne.*

Peuple heureux, de ma puiſſance
Vous reſſentez les effets;
Que votre reconnoiſſance
Soit le prix de mes bienfaits.
Que tout s'éclaire & s'enflamme;
Que des fleurs forment vos fers,
Et qu'enfin une même ame
Semble animer l'univers.

Les quatre parties du monde se rassemblent aux ordres de l'Amour. L'Europe est représentée par trois Français; l'Asie par trois Turquesses; l'Afrique par trois Négres, & l'Amérique par trois Américaines.

ENTRÉE *des quatre Nations.*

PAS DE DEUX.

Un Turc & une Turquesse. Le Turc chante.

Air: *Contre-danse du ballet Chinois.*

Un Français n'est qu'un diminutif
D'un Musulman actif;
Son cœur toujours apprentif,
Est plaintif,
Est craintif
Pour la récidive;
Sa flamme tardive,
D'un minois sensitif,
Pique l'amour trop au vif.
Chez nous l'amour plus instructif,

Dans l'inſtant eſt déciſif.
Moins maniéré, mais plus naif;
Son tranſport eſt démonſtratif.
Voit-on d'un objet tentatif,
Le coup-d'œil expreſſif,
Notre feu pour lors exceſſif,
A ſon ordre attentif,
Fait un jeu du ſuperlatif.

PAS DE TROIS NEGRES.

Le Ballet finit par une contre-danſe de cerceaux de fleurs.

Fin de la Fontaine de Jouvence.

LES
TROYENNES
EN
CHAMPAGNE,
OPÉRA COMIQUE,
EN UN ACTE,

Représenté, pour la premiere fois, sur le Théâtre de l'Opéra Comique du Fauxbourg S. Germain, le premier Février 1755.

ACTEURS.

Madame FERTILE.

NITOUCHE, CLAIRETTE, DOUCETTE, } Filles de Madame Fertile.

CASTAGNETTE, enfant de Nitouche.

RETOR, ami de la famille.

BRUSQUEFEU, TAPINOIS, BON-ACCORD, } Lieutenans de l'armée d'Attilla.

FINUS, Député de l'armée.

La Scene est devant Troyes.

LES

LES

TROYENNES

EN CHAMPAGNE.

Le Théâtre représente les dehors de la ville de Troyes en Champagne, environnée de tentes & de tout l'attirail d'un siége.

SCENE PREMIERE.

RETOR, *seul.*

Air : *Des Pendus.*

NOTRE ville est prise d'assaut :
Décampons donc, puisqu'il le faut.
Attila, que le diable emporte,
Nous étrille de belle sorte.
Vaincus par les Huns & les Gots,
Nous dépendons de ces magots.

Air : *Quand je partis de la Rochelle.*

Je ne regrette point la ville, *bis.*
Ni les bourgeois qui ſont dedans,
Ma lurette,
Ni les bourgeois qui ſont dedans.

Air : *D'Épicure.*

Je ne tremble que pour nos vignes,
Et pour une femme d'honneur,
Dont les trois filles ſont bien dignes
Des droits qu'elles ont ſur ſon cœur.
De tout temps Madame Fertile
M'a confié ſes intérêts.
Achevons de nous rendre utile,
L'amour rembourſera les frais.

SCENE II.

RETOR, Madame FERTILE, CLAIRETTE, NITOUCHE, DOUCETTE, CASTAGNETTE, *fils de Nitouche.*

RETOR.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

QUEL ſpectacle! approchez, famille déſolée,
A la fureur du ſort triſtement immolée.
Ne puis-je, répondez, vous ſouſtraire au vainqueur?

Mde. FERTILE.

Non, vous ne pouvez rien, malgré votre bon cœur.

RETOR.

Air : *Savez-vous bien, jeune tendron.*

Il eſt, ce me ſemble, encor temps.

DOUCETTE.

Hélas! nous venons de nous rendre.

CLAIRETTE.

Et par ordre des Lieutenans,
Ici nous venons les attendre.

Mde. FERTILE.

Mes filles font en leur pouvoir.

NITOUCHE.

Et tour-à-tour ils veulent voir,
Ils veulent voir,
Ils veulent voir,
Celle qui pourra leur écheoir,

RETOR.

Air: *De Catinat.*

Oh! je vais de ce pas leur offrir tous
mes biens,
S'il le faut, pour brifer vos indignes
liens.

Mde. FERTILE.

Eh! mais, mon cher Retor, vous n'y
penfez donc pas:

Peut-on offrir des biens que pillent les
foldats ?

DOUCETTE.

Air : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

De tout parts ces effrénés
Les prennent fans être donnés.

NITOUCHE.

Chaque Officier, avec ardeur,
Ufant du droit de guerre,
Afin d'acquérir plus d'honneur,
Ne nous en laiffe guere.

RETOR.

Air : *De néceffité néceffitante.*

Nous perdons tout, & votre reffource
Confifte à préfent dans cette bourfe.
Oúi, pour votre rançon je la donne.

Mde. FERTILE.

Retor, vous avez l'ame trop bonne.

RETOR, *à l'enfant.*

Air : *Mais, comment fes yeux font humides.*

Et vous, mon petit Caftagnette ;

Vous n'êtes encor qu'en jacquette,
Mais avec l'âge on devient grand;
Vous me retracez votre pere.
Ce ſouvenir me déſeſpere.
Pour rien il ſe battoit ſouvent:
Il étoit même un peu méchant;
Mais entre nous, on a beau l'être,
Tôt ou tard on trouve ſon maître.
Soyez moins brave, mon enfant,
Vous ſerez plus long-tems vivant.

Mde. FERTILE.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Mais, mon cher, eſt-ce-là l'inſtant
De haranguer ce pauvre enfant
Dont l'ignorance eſt très-profonde;
Il ne ſait pas articuler,
Que voulez-vous qu'il vous réponde?

RETOR.

Oh! moi, je parle....

NITOUCHE.

Pour parler.

Mde. FERTILE.

Air : *La bonne aventure.*

Votre zele eſt fort ardent.

RÊTOR.

Oui, je vous le jure.

Mde. FERTILE.

Mais ce zele cependant
De rien ne m'aſſure ;
Clairette en ſait plus que vous.
Allons, ma fille, dis-nous,
La bonne aventure, au gué,
La bonne aventure.

CLAIRETTE.

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'amour.*

Malgré ma bonne volonté,
Permettez que je m'en diſpenſe.

Mde. FERTILE.

Par paſſe-tems, ou par bonté,
Dis-nous ce que le deſtin penſe.

CLAIRETTE.

Air: *De la Contre-Danſe de la Fontaine de Jouvence.*

Ne liſons jamais dans l'avenir;
A notre ignorance il vaut mieux ſe tenir.
Ne liſons jamais dans l'avenir;
Qui veut trop ſavoir ſouvent ſe voit punir.
Un cœur amoureux,
Qui ſe croit heureux,
Se livre & ne date
Que de l'inſtant qui le flatte,
Sans approfondir
S'il pourra finir,
Son tendre amour ne voit que le plaiſir.
Ne liſons jamais dans l'avenir;
Qui veut trop ſavoir, ſouvent ſe voit punir.
En folâtrant, une belle s'engage
Sans réfléchir qu'un amant doit changer.

Jouiroit-elle des fleurs du bel âge,
Si ſa raiſon pénétroit le danger?
Ne liſons jamais dans l'avenir;
Qui veut trop ſavoir, ſouvent ſe voit punir.
Combien d'époux
Seroient jaloux,
S'ils n'étoient pas dans l'ignorance!
Loin de prévoir,
Il faut avoir
Le ſoin d'écarter le miroir.
Eſt-ce un mal,
Quand au bal,
Femme ſe rend
Près d'un galant?
Enfin doit-on
L'en blâmer? non,
Dès que ſon mari le trouve bon.
S'il eſt content,
En faut-il tant
Pour ſauver du moins l'apparence?
S'il eſt content,

En faut-il tant
Pour prouver qu'il eſt ignorant ?
Ne liſons jamais dans l'avenir ;
A notre ignorance il vaut mieux ſe tenir.
Ne liſons jamais dans l'avenir ;
Qui veut trop ſavoir, ſouvent ſe voit punir.

Mde. FERTILE.

Air : *Chacun a ſon tour.*

Sais-tu que tu bats la campagne ?
A quoi bon ces propos en l'air ?
Seroit-ce l'effet du Champagne ?

CLAIRETTE.

Tantôt vous y verrez plus clair.
Le tableau qu'en ſecret je projette,
Se fera voir dans tout ſon jour.
Chacun a ſon tour,
Liron, lirette,
Chacun a ſon tour.

SCENE III.

Des Tambours, battant la marche nouvelle, arrivent, accompagnés de trois Officiers qui viennent s'emparer de leurs prisonnieres.

Madame FERTILE, RETOR, CLAIRETTE, NITOUCHE, DOUCETTE, TAPINOIS, BRUSQUEFEU, BONACCORD, UN ENFANT.

BRUSQUEFEU.

Air : *Malgré la bataille.*

SI le ſort des armes
Vous ſoumet à nous,
Sachez que vos charmes,
Nous ſubjuguent tous :
Comparant nos peines

A vos maux divers;
Palſembleu! nos chaînes
Valent bien vos fers.

TAPINOIS.

Air : *Quel déſeſpoir !*

Faites un choix,
Pour nous enflammez-vous, Meſdames.

BON-ACCORD.

Faites un choix:
Donnez, ou bien ſuivez des loix.

Mde. FERTILE.

Air : *Trois enfans gueux.*

Nous ne ſuivons, dans ces affreux inſtans,
Pour toute loi qu'une juſte triſteſſe.

DOUCETTE.

Pour nous aimer, c'eſt bien prendre ſon tems.

NITOUCHE.

De ſa victime en fait-on ſa maîtreſſe?

TAPINOIS.

TAPINOIS, *prenant Nitouche.*

Air : *Margot a vendu son cotillon.*

Veuve que console un bon vivant,
Doit rire, *bis.*

BON-ACCORD, *se saisissant de Doucette.*

Il faut en faire autant :
Tout pour vous conspire,
Tout pour vous conspire.

BRUSQUEFEU, *s'emparant de Clairette.*

Ce minois séduisant
Semble contredire
Cet air méchant.

Mde. FERTILE.

Air : *Non, non, Messieurs, il n'en est rien.*

Non, non, Messieurs, il n'en est rien,
Non, non, mes filles pensent trop bien.
Pour la vertu, la bonne foi,
Elles tiennent de moi.

BRUSQUEFEU.

Air : *Le tout par nature.*

Tenir de vous pour l'honneur,
Annonce assez leur candeur.
Leur renom est fort connu ;
Ce qu'elles savent faire,
Prouve bien que la vertu
Est héréditaire.

BON-AÇCORD.

Air : *C'est dans la rue de la Mortellerie.*

A quoi bon toutes ces façons ? *bis.*

TAPINOIS.

Parbleu ! nous nous y connoissons.

RETOR.

On sait qu'au Militaire,
On n'en impose guere.

Air : *Que je regrette mon amant.*

Mais, Messieurs, vous vous méprenez ;
Et pour cette famille honnête,
Je vous offre cet or.

TAPINOIS.

Donnez.

BRUSQUEFEU, *lui frappant sur l'épaule.*

cher, vous ferez de la fête.
Nous aimerons,
Nous rirons,
Nous boirons,
Nous danserons,
Et vous payerez les violons.

BON-ACCORD.

Air : *Ça n'se fait pas.*

Allons, Mesdames, décidez :
Vous retardez
L'instant où chacun aspire.

TAPINOIS.

Sans parler vous vous regardez,
Qu'est-ce que cela veut dire ?

BRUSQUEFEU.

Fuir l'amour avec tant d'appas ?
Ça n' se fait pas. *bis.*

DOUCETTE.

Air : *La mort de mon cher pere.*

Moi, je ne puis rien dire,
Rien ne touche mon cœur.

CLAIRETTE.

Moi du don de prédire,
Je fais tout mon bonheur.

NITOUCHE.

Quelle fâcheuſe épreuve !
J'ai perdu mon époux.
Par vos coups je ſuis veuve ;
Que me demandez-vous ?

BON-ACCORD, *à Doucette.*

Air : *Le Seigneur Turc a raiſon.*

L'inſenſible ! on la ſaura
Vaincre par tendreſſe.

BRUSQUEFEU, *à Clairette.*

Et ſans magie, on pourra
Charmer la Devinereſſe.

TAPINOIS, *à Nitouche.*

Vous aûrez un autre époux.

On en trouve parmi nous
D'une vaillante eſpece.

BON-ACCORD.

Air : *Marche de Lowendal.*

Sans vouloir me flatter,
Je puis me vanter
Que l'amour chez moi
Eſt d'un fort bon alloi.

TAPINOIS.

La timide langueur,
L'inſipide fadeur,
N'alterent point mon ardeur.

BRUSQUEFEU.

Si j'aime bruquement,
J'aime conſtamment ;
N'héſitez donc plus,
Car je hais les refus.
Il faut ſur le champ,
Qu'à la tête du camp,
L'hymen nous uniſſe avec éclat :
L'amour fera le contrat.

RETOR.

Air : *Recevez donc ce beau Bouquet.*

Un tel parti me paroît bref.
Attila seul doit être maître.

BON-ACCORD.

En fait de gloire, il est le chef;
En fait d'amour, chacun peut l'être.

TAPINOIS.

Tandis que, pour nous exercer,
Nous choisissons une compagne,
Attila, pour se délasser,
Fait mousser
Votre vin de Champagne.

BON-ACCORD.

Air : *Bouchez, Nayades, vos fontaines.*

Il faut nous suivre ; êtes-vous prêtes?

NITOUCHE.

Quoi donc! barbares que vous êtes,
Vous nous outragez jusques-là?

BRUSQUEFEU.

Mais l'hymen n'est point un outrage ;

Toujours on répare par-là
Le tort qu'a produit le carnage.

TAPINOIS.

Air : *Ah ! ça, v'là qu'est donc baclé.*

Le sort en décidera.

BON-ACCORD.

Des dez en feront l'office.

BRUSQUEFEU.

Tour à tour en tirera.

NITOUCHE.

A ce jeu je suis bien novice;
Expliquez-vous, s'il vous plaît.

BRUSQUEFEU.

Oh ! nous allons vous mettre au fait.

(*Les trois Officiers se parlent ici bas entr'eux. Pendant ce tems Clairette acheve le couplet que Madame Fertile commence aussi entr'elles quatre.*)

Mde. FERTILE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Quel chagrin cet apprêt me cauſe!

CLAIRETTE.

Oui, mais il nous reſte une clauſe,
Qui pourra les mettre en défaut:
Tirons parti de leur jeu même,
En exigeant un point ſi haut,
Qu'ils ſoient dupes du ſtratagême.

BRUSQUEFEU, *tenant & remuant les deʒ.*

Air : *Lon, la.*

Qui ne ſait qu'amener dix,
Ne remporte pas le prix.
Quinze eſt un beau point,
Encor n'eſt-il point
Ce qu'on nomme prodige:
Dix-huit eſt le *nec plus ultrà.*

CLAIRETTE.

C'eſt ce point qu'on exige,
Lon, la,

C'eſt ce point qu'on exige.

BON-ACCORD.

Air : *Aucun Paſteur.*

C'eſt un haſard.

BRUSQUEFEU.

Qui rarement arrive.

TAPINOIS.

C'eſt un haſard.

NITOUCHE.

Eh bien ! moi, pour ma part,
Si les dez, malgré tous vos ſoins,
En amenent un ſeul de moins,
De mon cœur je vous prive ;
Mais ſi le nombre eſt complet & certain,
Je ferai de bon cœur la moitié du chemin..

TAPINOIS.

Air : *Et j'y pris bien du plaiſir.*

Il faut être raiſonnable.

NITOUCHE.

Sans ce hasard point d'accord.

TAPINOIS.

Il nous seroit favorable,
Si l'on commandoit au sort.

DOUCETTE.

Je fixe les dez à seize.

CLAIRETTE.

Vous gagnerez à dix-sept.

BRUSQUEFEU.

Vous en parlez à votre aise;
C'est nous refuser tout net.

BON-ACCORD.

Air : *Vous fixez un aimable amant.*

Et qu'importe, amis? essayons,
Nous pouvons être heureux.

TAPINOIS.

Voyons.

Si nous échouons, quel dommage!

BRUSQUEFEU.

Ma foi, j'en ſuis preſque certain;
Mais ſouvent qui reſte en chemin,
N'a pas moins tenté le voyage.

TAPINOIS.

Air : *Du haut en bas.*

Sur ce tambour,
Qu'à l'inſtant le deſtin préſide.

BON-ACCORD.

Sur ce tambour,
Dreſſons un autel à l'Amour.

BRUSQUEFEU.

Je ſens que ſa flamme me guide.
Heureux, ſi pour nous il décide,
Sur ce tambour.

Air : *Sous ces ormeaux.*

Voici les dez.

BON-ACCORD, *prenant les dez.*

O ſort! ſi vous me ſécondez,
(*Montrant Doucette.*)
Cet aimable objet
Sera mon lot.

BRUSQUEFEU.

As-tu fait?

(*Bon-Accord tire . . .*)

DOUCETTE.

Sept. (*Elle rit.*)

TAPINOIS, *montrant Nitouche.*

Pour la veuve, à mon tour,

Voyons.

NITOUCHE.

Cinq.

(*Elle le montre au doigt, en riant aussi.*)

O Dieux, quel cruel tour!

BRUSQUEFEU.

Vous tirez mal.

J'attends un bonheur ſans égal.

(*A Clairette.*)

Le charmant minois.

(*A ſes Camarades.*)

Je vous croyois plus adroits.

CLAIRETTE.

Trois.

(*Elle fait un grand éclat de rire.*)

BRUSQUEFEU.

BRUSQUEFEU, *donnant un coup de pied dans le tambour, & jetant les dez.*

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Que le diable emporte la chance.

Mde. FERTILE.

Vous ne prétendez rien, je pense ?

RETOR.

Elles sont libres.

BRUSQUEFEU.

Un moment.

Que chacun prenne sa compagne.

Mde. FERTILE.

Vous avez perdu.

BRUSQUEFEU.

Non vraiment;

Car nous jouons à qui perd gagne.

NITOUCHE.

Air : *C'est le tran, tran, tran, &c.*

Est-ce ainsi qu'un grand cœur en use ?

DOUCETTE.

Allez, vous êtes bien méchant.

CLAIRETTE.

Apprenez de moi que la ruse
Ne fait point honneur au penchant.

BRUSQUEFEU.

User de détours à Cythere,
Et chez Bellone en faire autant;

TOUS TROIS.

C'est le tran, tran, tran, tran, tran,
D'un adroit Militaire.

Air: *J'aurai une robe.*

BON-ACCORD.	DOUCETTE.
Vous serez ma femme,	Etre votre femme!
Vous serez ma femme.	Etre votre femme!
BRUSQUEFEU.	NITOUCHE.
Que d'appas!	Nenni pas,
Que d'appas!	Nenni pas.
Sur mon ame,	Sur mon ame,
Sur mon ame.	Sur mon ame.
TAPINOIS.	CLAIRETTE.
Vous suivrez nos pas,	Nous fuirons vos pas,
Vous suivrez nos pas.	Nous fuirons vos pas.

BON-ACCORD.

Air : *Tambour de l'Amour.*

Oh! pour cette fois,
Usons de nos droits;
Recevez nos loix,
Vous êtes captives.

BRUSQUEFEU.

Malgré nos bontés,
Si nos Députés
A nos volontés,
Vous trouvent rétives;
Alors moins soumis,
Ce sera comme ennemis,
Que tout nous sera permis.
Je le répete,
Il faut en ce jour,
Que la violence ou l'amour
Produise votre défaite.
Allons, battez tambour.

(Ils sortent au bruit de la marche qui annonçoit leur arrivée.)

SCENE IV.

RETOR, Mde. FERTILE, & ses filles.

RETOR.

Air : *Les cœurs se donnent troc pour troc.*

CECI me paroît sérieux.
De leurs projets je vais m'instruire :
Et je reviendrai dans ces lieux,
Vous consoler & vous conduire.

SCENE V.

Mde. FERTILE, & ses filles.

NITOUCHE.

Air : *Des Pierrots.*

MAIS, mes sœurs, avons-nous bien fait ?
Pour moi j'en doute ;

Car, coûte qui coûte,
Il valoit mieux céder tout net,
Puisqu'ils sont maîtres en effet.

DOUCETTE.

L'avis est fort bon, je le goûte.

CLAIRETTE.

Je commence à penser comme cela.

Mde. FERTILE.

Quoi! vous vous abaisserez jusques-là.
Ah! ah!
Je voudrois bien voir ça.

Air : *Tu croyois, en aimant Colette.*

Comment donc! ma fille Nitouche,
Avec votre simplicité,
Ce conseil part de votre bouche!
Qui s'en seroit jamais douté?

NITOUCHE.

Air : *Est-c' que ça se demande.*

Que peut-il arriver de pis,
Dans l'état où nous sommes?

Mde. FERTILE.

Vous penchez pour nos ennemis.

DOUCETTE.

Ces ennemis ſont hommes:

NITOUCHE.

Tout homme ſait combler nos vœux,
Pour peu que l'on ſe rende.

Mde. FERTILE.

Mais qu'attendez-vous de leurs feux?

NITOUCHE.

Eſt-ç' que ça ſe demande?

DOUCETTE.

Air : *Du Carillon de Dunkerque.*

Un Guerrier, en effet,
Eſt bien mieux notre fait
Que le vain préjugé
Qui veut que l'on ſoit vengé.

CLAIRETTE.

L'honneur a beau gronder;
Le beſoin de céder.

N'a rien de criminel
S'il ſauve un mal réel.

NITOUCHE.

Lorſque l'on n'a plus rien,
Un époux ſied fort bien.
Nous avons combattu ;
Et d'ailleurs la vertu
A fait plus d'un traité
Avec la néceſſité.

Air : *Des Folies d'Eſpagne.*

Moi ſeule, hélas! je veux être victime.

CLAIRETTE.

Paix! à m'ouïr employez tous vos
ſoins.
L'art de prédire en cet inſtant m'anime;
Cela me vient quand j'y penſe le moins.

Air : *Tu connois le mariage.*

Tous les tems frappent ma vue.
O ciel ! que d'objets divers
Me ſont offerts !
A travers la nue
Paſſons en revue

Tout l'univers.
Dans les mains d'une coquette,
Que ce gros & riche Abbé
Eſt bien tombé !
On n'eſt pas ſans dette :
Tout ce qu'il lui prête
Eſt flambé.
Plus loin, voyez cette prude
Qui, montrant dans un faux jour
Son amour,
Conduit au but ſon amant,
Par les détours du beau ſentiment.
L'actrice fait ſon étude
D'aſſocier
Un Financier
Aux dépenſes qu'elle fait
Pour obliger un plumet.
Quelle eſt cette Nymphe piquante ?
C'eſt une danſeuſe brillante
Qui, fiere de ſes appas,
Et faiſant payer fort cher un faux pas,
Danſe à l'Opéra,

Et cœtera.
Mais
Que de colifichets
Tranſportent juſqu'à l'excès
Nos Français!
Quoi! juſques ſur les bonnets
Regne les cabriolets?
Chacun en porte à ſa montre,
On ſe les montre.
Des riens charmoient nos aïeux,
Un rien nous plaît; & nos neveux,
Auront de qui tenir.
Voilà le paſſé, le préſent, l'avenir.

Mde. FERTILE.

Air: *Un Cordelier d'une riche encolure.*

Inſtruis-nous donc de ce qui nous concerne.

CLAIRETTE.

Hélas! je diſcerne
Dans l'éloignement,
Un prompt événement.

Je vois l'amour & l'hymen à sa suite.
Le cœur me palpite.
Je vois..... Je vois bien....
Que je ne vois plus rien.

SCENE VI.

RETOR, & les précédens.

RETOR.

Air : *Oui, j'ai tout vu.*

QU'AI-JE entendu?
Hélas! tout est perdu.
Quel projet!
C'en est fait,
Le malheur est complet.

Mde. FERTILE.

Air : *Le fameux Diogène.*

Expliquez-vous, de grace.

RETOR.

Leur fureur vous ménace.

(*Montrant Nitouche.*)

Ils démandent son fils.

NITOUCHE.

Mon fils ! ô ciel ! que faire ?

Hélas ! dans cette affaire,

Donnez-moi votre avis.

RETOR.

Air : *Des Foires de Brie.*

On peut le cacher sous ce tonneau,

Et par quelque histoire

Leur en faire accroire.

On peut le cacher sous ce tonneau.

CLAIRETTE.

Si le tour n'est pas fin, il est du moins nouveau.

(*Ici on leve un tonneau, & en plaçant l'enfant dessous, Nitouche chante.*)

NITOUCHE.

Air : *Faites dodo.*

Faites dodo,

Mde. FERTILE.

Air : *J'vous prêt'rai mon manchon.*

Notre réponſe eſt déja faite :
On ſait quels ſont nos ſentimens.

FINUS.

De votre ville je regrette
Les admirables monumens.
Si la froideur régne encor dans votre
ame,
Tout doit être en proie à la flamme.

La célebre Imprimerie qui fait tant d'honneur à la France, où les Auteurs fameux dépoſent leurs immortels ouvrages, ne ſubſiſtera plus. Sans reſpecter même l'illuſtre boutique de l'éternelle Madame la veuve Oudot, aſyle antique, qui ſert de temple glorieux à tant de Héros, tels que Pierre de Provence, la Belle Maguelone, Fortunatus, Richard-ſans-peur, Robert-le-Diable, &c. en un mot, cette

auguste bibliotheque bleue, que tant de Romans, de Tragédies, de Comédies, de Parodies & d'Opéra-Comiques auroient encore grossie, sera détruite, ainsi que les Ecreignes, la rue Dubois.... Vous pâlissez à ce tableau.

Sans restriction,
Répondez donc,
Dites oui ou non.
Quel est votre dessein?
Parlez, enfin :
Quel est votre dessein?

Air : *Menuet de Granval.*

Ce silence se fait entendre,
Je sais comme on doit l'expliquer.
(*A part.*)
Mais autrement je vais m'y prendre.
Ce moyen-ci ne peut manquer.

Air : *Vous voulez me faire chanter.*

(*A Nitouche.*)
Les Goths demandent votre fils,

Il faut les satisfaire.

NITOUCHE.

Tantôt leurs fiers soldats l'ont pris.
Ah! rendez-le à sa mere.

FINUS.

A ne me tromper qu'une fois,
Bornez votre malice.
Ma belle, sachez que j'y vois
Un peu plus clair qu'Ulysse.

Air : *Fidele.*

Sans peine
Je saurai bien l'avoir :
Il faut voir.
(*A sa Troupe.*)
Faites tous votre devoir.

NITOUCHE.

La recherche est vaine,
La recherche est vaine.

FINUS.

Ce tranquille aveu
L'annonce en ce lieu.

NITOUCHE.

Air : *Il est mort, mon cher Castor.*

Il est mort.

FINUS.

Vous le feriez, ma Reine.

NITOUCHE.

Il est mort;
Demandez à Retor.

FINUS.

Air : *Menuet d'Isis.*

De son sort je veux être éclairci;
Sans cela je ne sors point d'ici.
Fatigués de plus d'une bataille,
Ces grivois-ci boiront en attendant.
(*A ses Soldats.*)
Mes enfans, percez cette futaille.

NITOUCHE, *se jettant au-devant d'eux.*

Ciel! arrêtez....

FINUS.

Pourquoi ce mouvement?

NITOUCHE, *tremblante.*

Air : *Pour héritage.*

Je vous supplie
D'arrêter leur fureur.

FINUS.

Mais, je vous prie,
Pourquoi cette frayeur ?

NITOUCHE, *pathétiquement & embarraſſée.*

Mon cher Monſieur !

FINUS.

Mais daignez donc pourſuivre.

NITOUCHE.

Ah ! ſi je voyois un homme ivre,
Je mourrois de peur.

FINUS.

Air : *Non, je ne ferai pas.*

L'aſpect de votre fils calmera vos alarmes.

NITOUCHE, *montrant les Soldats.*

Commandez-leur avant.....

FINUS, *à sa Troupe.*

Posez-vous sur vos armes.

NITOUCHE.

Seul, je vous dirai tout.

FINUS.

Mais je l'espere ainsi.

NITOUCHE, *montrant les Soldats.*

Ces ivrognes, Monsieur, les laissez-vous ici?

FINUS.

Air: *Du Prévôt des Marchands.*

Allez, retournez tous au camp;
Je vous rejoindrai sur le champ.
(*A Nitouche.*)
Parlez.

NITOUCHE, *se mettant devant le tonneau, & le regardant de temps en temps.*

J'ai cessé d'être mère.

FINUS.

Pourquoi tant fixer ce tonneau?

Votre inquiétude m'éclaire.

(*Il leve le tonneau.*)

NITOUCHE, *le tirant par l'habit.*

Cruel!...

FINUS, *prenant l'enfant.*

Ah! le plaisant berceau!

NITOUCHE, *se jettant sur Finus.*

Air : *Il est genti.*

Rends-moi mon fils.

FINUS.

Une tête si chere
Engagera sa mere
A vaincre ses mépris.
Il est genti,
Il est joli,
Il ressemble à son pere;
On diroit que c'est lui.

Air : *Allez-vous-en, gens de la nôce.*

Il vous devra deux fois la vie,
Si l'hymen vous donne des loix.

NITOUCHE, *baisant son fils.*

Loin de la lui voir ravie,

Hélas ! je la lui rendrois,
Plutôt trois fois,
Plutôt trois fois.

F I N U S.

La nature, mieux qu'en Asie,
Fait en ces lieux parler sa voix.

D O U C E T T E, *à Nitouche.*
Air : *C'est un enfant.*

Son sort, comme vous, m'intéresse,
Et je m'oppose à son danger.

C L A I R E T T E.

Certain penchant secret me presse
A me rendre pour l'obliger.

F I N U S.

Ce que n'a pu faire,
L'armée entiere,
Qu'est-ce qui le fait dans un instant ?
C'est un enfant,
C'est un enfant.

Mde. F E R T I L E, *à Retor.*
Air : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

O Dieux ! quels tourmens pour nous !

Les cruels nous tiennent !

FINUS.

Moins en vainqueurs qu'en époux,
Ils leur appartiennent.
Les voici qui viennent

Tous,

Les voici qui viennent.

SCENE VIII & derniere.

TOUS LES PERSONNAGES.

BRUSQUEFEU.

Air : *Chantons à tour de bras.*

Hé bien ! mon cher Finus,
Que devons-nous attendre
Veut-on enfin se rendre?

FINUS.

On ne résiste plus.

BRUSQUEFEU.

Viens ça, que je t'embrasse.

BON-ACCORD.

Mefdames, choififfez.

Mde. FERTILE.

Ah! laiffez-les, de grace.

TAPINOIS.

Le choix les embarraffe;
C'eft nous en dire affez.

RETOR.

Air: *Ça n' vous va brin.*

Aimer ceux que l'on perfécute!
Cela n'eft pas fort naturel.
L'amour qui fans égards débute,
Ne peut être que criminel.

BRUSQUEFEU.

Aux François, j'aime la morale;
Mais qu'ici votre loi l'étale,
Pour détourner leurs pas,
Papa, c'eft qu' ça n' vous va pas,
Ça n' vous va pas.

Mde. FERTILE.

Air : *L'occasion fait le larron.*

Quoi ! mes enfans, votre fierté chancelle ?

CLAIRETTE.

A notre place je voudrois vous voir.

NITOUCHE.

Mon fils m'est cher, la pitié maternelle
Est plus forte que le devoir.

TAPINOIS.

Air : *Le joli jeu d'amour.*

Par un charmant retour,
Conservez-lui le jour.

NITOUCHE, *lui donnant la main.*

Je sens bien qu'il faut que j'y consente.

DOUCETTE, *donne la main à Bon-Accord.*

Moi, j'en fais l'aveu,
J'aime trop mon cher neveu

Pour

Pour ne point remplir votre attente.

CLAIRETTE, *donne la main à Brusquefeu.*

L'exemple que je suis,
Prouve bien que je suis,
Ainsi que vous, ma sœur, bonne tante.

BRUSQUEFEU.

Air : *C'est Fanchon & Madelon.*

En ce jour, le tendre amour
Remporte une triple victoire;
En ce jour, le tendre amour,
Dans le champ de Mars tient sa cour.
A la fois Amans & Guerriers,
Nous mêlons le myrthe aux lauriers.
Avec vous, vaincus ou vainqueurs,
C'est pour nos cœurs
La même gloire.

Tous trois.

En ce jour, le tendre amour
Remporte une triple victoire;

En ce jour, le tendre amour,
Dans le champ de Mars tient sa cour.

DOUCETTE.

Air : *Que chacun de nous se livre.*

Maman, après tant de peines,
Aux plaisirs il faut songer.

Mde. FERTILE.

De véritables Troyennes,
Doivent toujours s'affliger.

NITOUCHE.

C'étoit la mode en Phrygie,
De chercher un beau trépas;
En France on tient à la vie.

Mde. FERTILE.

Suivons l'usage, en ce cas.

Air : *Je suis Philosophe, moi.*

Chacune ici, sans songer à sa mere,
N'a pensé que pour soi.
Et d'un mari fort en état de plaire....

RETOR.

Vous connoissez ma foi.

Mde. F E R T I L E.

Vous m'avez l'air d'être trop économe.
Je veux un jeune homme,
Moi,
Je veux un jeune homme.

T A P I N O I S.

Air : *Du Prévôt des Marchands.*

Mais....

Mde. F E R T I L E.

Mais, je n'entends pas raiſon.

F I N U S.

Souffrez qu'une comparaiſon
Vous inſpire plus de juſtice.
Une Actrice d'un foible rang....

Mde. F E R T I L E.

Eh bien ! quoi ? voyons cette Actrice.

F I N U S.

Partage ſelon ſon talent.

BRUSQUEFEU.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

Celle qui fait les premiers rôles,
Reçoit beaucoup plus de pistoles
Que celle qui montre moins d'art :
Il en est ainsi d'une mere ;
Elle attrape une demi-part,
Et la fillette a part entiere.

Mde. FERTILE.

Air : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Deux parts ne me feroient point peur.

FINUS.

Madame, personne n'en doute.

Mde. FERTILE, *à Retor.*

Son bien m'a prouvé son bon cœur ;
Du mien il connoissoit la route.

BRUSQUEFEU.

Air : *Eh ! non, non, non.*

Qu'un triple hymen nous engage.

NITOUCHE.

Nous engager est fort bon,

Mais, grace à votre pillage,
Point de biens, point de maiſon.

(*Au Public.*)

Meſſieurs, que votre ſuffrage
Soit notre dot: c'eſt un grand fond.

Tous.

Eh! non, non, non,
Nous n'en voulons pas davantage.

(*Ballet de Grenadiers.*)

Fin des Troyennes.

JÉROME
ET
FANCHONNETTE,
PASTORALE
DE LA GRENOUILLERE,
EN UN ACTE,

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théâtre de l'Opéra Comique, le 18 Février 1755.

Suivie des Complimens de la Foire Saint Germain.

ACTEURS.

FANCHONNETTE.

JÉROME, Amant de Fanchonnette.

CADET, frere de Fanchonnette.

La Scene est à la Grenouillere, au bord de l'eau.

JÉROME
ET
FANCHONNETTE.

SCENE PREMIERE.

JÉROME, *seul.*

Air : *Quand tu battras la retraite.*

TOUT à la bonne franquette,
Je ne sais pus que d'venir,
Du d'puis qu'la bell' Fanchonnette
M' fait desirer du plaisir.
Pour l'oublier j'ons beau boire,
Ça n'empêche pas que l'amour
N' fasse, en son honneur & gloire,
De mon pauvre cœur un four.

Air : *Rossignolet du bois.*

Y Amour, qui fait bruler
La fille la pus sage,

Y apprends-moi ton langage,
Apprends-moi t'à parler,
Afin qu' pour l' mariage
Je puissions l'enjoler.

Air : *N'avez-vous pas vu l'horloge?*

Mais pour que ç't'amour m'acheve,
Ne v'là-t'y pas qu'la voici !
M'est avis que l'soleil s'leve
Quand j'vois son minois genti.
All' pense à ce qu'alle rêve....
Cachons-nous darriere ç't'âbre-ci.

SCENE II.

FANCHONNETTE, JÉROME, *à l'écart.*

FANCHONNETTE.

Air : *Ce ruisseau qui dans la plaine.*

DRÈS l' matin, sous ce feurliage,
Je vians pour prendre le frais ;

Des oiseaux le garzouillage
M'y fait r'venir tout exprès.
J'navons pas d'goût pour les hommes.
Pourquoi ça, dira queuqu'zuns ?
C'est qu'dans le tems où que j'sommes
Les trompeux sont bien communs.
On est farm', tant qu'on z'est libre ;
Ça fait qu'on n'trebuche pas.
L'amour fait pardr' l'équilibre :
V'là d'où viennent les faux pas.

SCENE III.

JÉROME, FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE.

Air : *Je ne suis pas si diable.*

BON joux, Monsieu Jérôme ?

JÉROME.

Bon joux, belle Fanchon.

FANCHONNETTE.

Ah! mon Dieu! vous v'là comme
Un matineux garçon.

JÉROME.

Je ne dors pus, ça m' feche.

FANCHONNETTE.

Pauvre petit mignon!
Quoi! qui vous en empêche?

JÉROME.

C'est Curpidon.

Air: *Les regards d'Hélene.*

Avec une fleche,
Qui par l' p'tit bout avoit le fil,
Il m'a fait une breche
Qu'en vaut ben mil.
D'puis ç'tems-là j'endure
Un chien d'mal qui redouble encor;
Faut qu'j'ai la vie dure,
Pour n'en êtr' pas mort.

Air:

Air : *Buvons à nous quatre.*

Une mariniere,
D'un p'tit air malin,
Pour ahider son dessein,
Comm' ça, par darriere,
Li poussoit la main.

Air : *Par un beau jour de Pentecôte.*

Avec tout ça, ma parsonniere,
N'sait pas mon amiquié d'ardeur.

FANCHONNETTE.

Oubliez-la, c'est la magnere
D'avoir pus d'bonheur que d'malheur.

JÉROME.

Oh! quand on a vu les attraits d'ses appas, on a beau vouloir l'oublier.

Refrain.

Ça n' se peut pas. *bis.*

FANCHONNETTE.

Air : *Tarare, ponpon.*

Selon l'goût d'vot' façon, alle est donc ben gentille?

JÉROME.

Gentille comme un cœur; alle a les
yeux si doux,
Qu'drès qu'on la voit, z'on grille
D'être son cher époux.

FANCHONNETTE.

Qui c'est donc que ç'te fille?

JÉROME.

C'est vous.

FANCHONNETTE.

Air: *Qui veut savoir l'histoire.*

Ah! vous gouayez, Monsieu Jérôme:
Je n'suis pas bell'.

JÉROME.

Si fait, foi d'honnête homme.
T'nez, la beauté & ma Fanchon
Sont taillé's sur le mêm' patron.

Air: *L'amour est un chien de vaurien.*

L'amour, pour me rendre amoureux,
N'a besoin que de vos deux yeux.

Oui, pour ma Fanchonnette,
Il met les fers au feu;
Rendez-li ç' qu'il vous prête,
En me donnant beau jeu.

FANCHONNETTE.

Air : *Gardez vos moutons.*

Croyez-moi, Monsieur, ôtez-vous
Tous mes appas de la tête :
L'amour a toujours d' l'aigre doux;
Et pour que ça s'arrête,
Pêchez du goujon
Lirette, liron,
Liron, liron, lirette.

JÉROME.

Air: *Le Curé monte en chaire.*

Mais y à deux ans que j'vous aim' ben,
Et si j'vous aime encore.

FANCHONNETTE, *le raillant.*

Si y a deux ans que vous m'aimez,
Hé ben, t'nez, Monsieu, entre nous.

Ça fait vingt-quat' mois ben comptés.

JÉROME.

Air : *C'est dans la rue d'la Mortellerie.*

Vous s'moquez d'moi, Manſell' Fanchon.
Pargué, j'avons ben du guignon !

FANCHONNETTE.

Aimez plutôt queuqu'autr'tendron.

JÉROME.

Queu réponſe! j'endève:
Vous voulez donc que j'crève ?

FANCHONNETTE.

Air : *Sti-là qu'a pincé Berg-op-zoom.*

Faut-il vous l'dire encore un coup ?
Monſieu, vous m'oſtinez beaucoup ;
On n'gange rien par violence.

JÉROME.

J'm'abſente donc de vot' préſence.
(Il ſort.)

FANCHONNETTE.

Air : *Du Cantique de S. Hubert.*

Vrament, de ç't'amour-là,
J'nous ferions ben passée.

SCENE IV.

FANCHONNETTE, CADET.

CADET.

Suite de l'air ci-dessus.

EH! ma p'tit' sœur, te v'là!
Tu m'sembe embarrassée.

FANCHONNETTE.

Je suis fort z'en colere.

CADET.

Y à cause de pourquoi?

FANCHONNETTE.

C'est qu'Jérôm', mon cher frere,
Est z'amoureux de moi.

CADET.

Air : *En mißico.*

Tiens, j'te conſeille de le prendre,
En miſtico, en dardillon, en dar,
En dar, dar, dar, dar, dar;
S'il t'épouſoit, on verroit pendre
Clavier d'argent à ton
Miſtificoté,
Côté.

FANCHONNETTE.

Air : *Va, va, Manon, &c.*

Quoi donc, Cadet, eſt-ce tu veux
qu'il m'enjole ?

CADET.

Mais gn'a pas d'mal à recharcher ſon
bien ;
Tu n'es pas vieille, & Jérôme eſt un
drôle
Qu'eſt jeune aſſez pour ne t'épargner
rien.

FANCHONNETTE.

Air: *Je le veux de toute mon ame,* ou *des Insulaires.*

Ah! j'aimons mieux, foi d'honnêt' fille,
Le ragoût de la libarté,
Que d'avoir de la famille:
Car, en verté d'Guieu, ça vous abbat
votre gaieté.
Toujours sautant,
Toujours chantant,
Fillette trouve en tout tems,
Le printems;
Mais dans l'mariage, femme qui brille,
Brille toujours à ses dépens.

CADET.

Air: *Si t'en magnes.*

Tiens, ma pauvr' sœur, tu n'as pas
de raison;
De rencarter un aussi bon luron.

FANCHONNETTE.

Crois-tu donc pas que j'vas lâcher mon
cœur,

Et qu'tout brandis il va t'êtr' mon
vainqueur.

CADET.

Tiens, moi j'te l'dis, j'vois ben que
ça viendra.

FANCHONNETTE.

Ah! s'il en tâte, s'il en goûte, s'il en a!

CADET.

S'il t'aimoit ben, faudroit passer par-là.

FANCHONNETTE.

Air : *Recevez donc ce beau bouquet.*

Lui, m'aimer! je n'donn' pas là-d'dans.

CADET.

Et sarpejeu, fais-en l'épreuve,
Ou ben moi, tiens, par queuqu'godans,
D'son amiquié j'aurons la preuve;
En façon d'rival je l'attends.

FANCHONNETTE.

Ça n'me f'ra pas mordre à la grappe.

CADET.

Mais s'il m'juroit....

FANCHONNETTE.

Bon ! les fermens
Des amans,
C'eſt d'la graine d'attrappe.

CADET.

Air : *S'ty-là qu'a pincé Berg-op-zoom.*

Viens-t'en, Jérôm' n'fait pas mon nom,
Pour le ſtratagêm' ça s'ra bon ;
A l'hameçon ſi je l'vois morde,
J'li baill'rons du fil à retorde.

(*Ils ſortent.*)

SCENE V.

JÉROME, *ſeul.*

Air : *La jeune beauté de nos bois.*

MAIS d'mandez-moi pourquoi qu' je r'viens ?
Car je n'peux pus me traîner preſque ;

Hormis d'aimer, j'nons l'cœur à rien:
Voyez pourtant ç'que c'est que l'sesque!
Faudra-t'y donc que je succumbe,
Moi qu'étoit fort comme un Samson?
Si j'veux pêcher, c'est que l'bras m'tumbe;
Je n'vois qu'l'amour au lieu d'poisson.

SCENE VI.

JÉROME, CADET.

CADET, *déguisé en Grassin.*

Air : *En passant sur le Pont-Neuf.*

EH! vivant, quoi qu'tu fais-là?

JÉROME.

Queuqu'ça t'fait?

CADET.

Queu drôle ça?

Pour répondre de la sorte,
Faut z'être ben incivil.
M'connois-tu?

JÉROME.

Non, l'diabl' m'emporte.

CADET.

J'suis brave.

JÉROME.

Eh ben! qu'en est-il?

CADET.

Air: *Tredam, Monsieur Thomas.*

J'm'appell' Cadet l'Ostiné.

JÉROME.

Bon! moi, j'm'appell' Taquin l'aîné.
Tiens, n'échauffe point z'un luron
A qui l'amour fiche guignon.

CADET.

Eh ben! voyons; conte-nous ça:
Ça r'soulag'ra.

JÉROME.

V'là c'qui s'appell' ben penser:

Quand on aime, on n'peut fe r'fufer,
Y a l'avantage d'en jafer.

Air : *Babet, que t'es gentille.*

Premiérement, d'abord,
C'tella, pour qui j'foupire,
C'eft une parle d'or.

CADET.

Parle d'or ! c'eft tout dire.
C'te parle ?

JÉROME.

Morgué,
M'fait fécher fur pied.

CADET.

Qu'eu fin dénicheux d'marles !
Tiens, faut la brufquer fans façon.

JÉROME.

La douceur amorce un tendron.

CADET.

Eh ! mais ici tu reftes donc
Pour enfiler des parles ! *bis.*

JÉROME.

JÉROME.

Air : *Va, va, Fanchon, ne pleure pas.*

C'pendant pourtant, ça m'fait ſouffrir.

CADET.

Eh ! ſarpejeu, pour te guérir,
Faut z'aller d'Paris à Pontoiſe,
D'Pontoiſe r'venir à Paris.
L'amour ne nous charche plus noiſe,
Quand on li fait voir du pays.

JÉROME.

Air : *Vous faites les jours de fête.*

Eh ! quand j'courrois comme un
Baſque,
L'Dieu d'amour court auſſi ben.
Tout ç'qu'on fait contre c'p'tit maſ-
que,
Ne ſart de rien.
L'autre jour, croyant qu'i m'quit-
t'roit,
J'm'enfoncis cheux un cabaret.

N'v'là-t-i pas que l'p'tit ſorcier
Entre juſqu' dans mon d'miſquier ?

CADET.

Air : *Ah! ça, v'là qu'eſt donc baclé.*

Eh ben ! au bruit du canon,
Y gn'a pas d'amour qui tienne.
As-tu jamais vu ça ?

JÉROME.

Non.

CADET.

Hé ben ! faut que l'deſir t'en vienne ;
Mais pour faire un bon Seuldar,
Faut mett' ta tendreſſe au rencart. *bis.*

Air : *C'eſt la femme à tretous.*

Oh ! dam', c'eſt qu'une armée
Eſt une bell' choſe entre nous.
Quand all' eſt animée,
C'eſt pire qu'un courroux.
On attaque tertin,
On les ſaboul' terti,
On les fait fuir tertous.

Air : *De la Touriere.*

Le Roi vous marche en avant,
Comm' s'il alloit à queuqu' fête :
Toute l'armée en fait autant,
Et puis tout d'suite on entend,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan,
Sur les bras & sur la tête,
Pan, pan, pan, pan, pan, pan, pan.

Air : *De la Contredanse du Ballet Chinois.*

Tout en culbutant,
Tout en culbutant
Les ennemis pêle
Mêle,
Les uns en pestant,
Les autres boitans,
Ne s'en vont pas trop contens.

Air : *Chantons à tour de bras.*

Et tout en ch'main faisant,
Pour les rachever d' peindre,
Une ville a beau feindre

De s' défendre ch'nument,
Le Seigneur de Verſailles
Y entre pour s'amuſer;
Nous y donnant ripailles,
Fait ſervir ſes murailles
De pierre à réguiſer.

J É R O M E.

Air : *De M. de Catinat.*

Si j'nons pas ſervi l'Roi, je n'l'en aimons pas moins;
Tout François a pour lui des bras en cas d'beſoins.
Il a d'quoi vivre, on l'ſait; mais s'il n'avoit pas d'bien,
Morgué, je m'paſs'rois de tout, pour qui n'manquît de rien.

C A D E T.

Air : *Adieu donc, cher la Tulippe.*

C'eſt ben dit.

J É R O M E.

Sus ç'te matiere

Y auroit d'quoi n'jamais finir.

CADET.

C'est vrai.

JÉROME.

Mais, pour revenir
A ç'qui r'garde not' affaire,
A ton tour, quoi qu'tu viens faire?

CADET.

Me marier,
Afin d'm'égayer.

JÉROME.

Air : *On dit que vous aimez les fleurs.*

Ta maîtresse....

CADET.

M'donne du r'tour;
Et pour plaire à la belle,
Je fais la tour,
Je fais la tour,
Je fais la tourterelle.

Air : *Sont les enfans du Port au bled.*

Fanchonnette a mon amiquié.

JÉROME, *à part.*

Oh! saquerguié!

(*Haut.*)

Dans ç't'allure, est-elle d'moiquié?

CADET.

Vante-t-en, luron, lurette,
Flatte-t-en, luron, luré.

Air: *Va, và, Fanchon, j'irons en salle.*

On m'a dit qu'certain fareau l'aime;
J'voudrois ben l'trouver, par ma foi.

JÉROME.

Oh! tiens-n'charch' pas tant: c'est moi-même.

CADET.

Toi?

JÉROME.

Moi.

CADET.

Toi?

JÉROME.

Moi.

CADET.

Qui ? toi ?

JÊROME.

Oui, moi.

CADET, *tirant ſon ſabre courbé.*

Air : *Aiſément cela ſe peut croire.*

Sais-tu que je ſuis t'un ch'napant,
Qui va te mettre l'ame au vent ?

JÉROME.

Y aiſément cela n'peut pas s'croire :
Quand ton ſabre auroit l'fil comme un canon,
Je m'f'rois hacher pour ma Fanchon.

Crois-moi, vaillant l'Cadet, rengaine ton arc-en-ciel de fer, & ne me fais pas ôter ma veſte ; car moi j'te l'dis d'un ſang chaud. . . .

J'veux t'être un chien,
A coups d'pied, à coups d'poing,
J'te caſs'rai la gueule & la mâchoire.

SCENE VII.

CADET, JÉROME, FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE, *arrivant avec effroi.*

Air : *Mariez-moi, maman, avec ce militaire*, ou, *Marche ancienne des Gardes Françoises.*

Y AU s'cours, y au s'cours, y au s'cours.

JÉROME.

Quoi donc! bell' Fanchonnette ?

FANCHONNETTE.

Y au s'cours, y au s'cours, y au s'cours.

JÉROME.

Quoi qu'i gn'a, mes amours?

FANCHONNETTÉ.

Un gros vilain sarpent
Me suit ; t'nez, v'là qui m'guette.

JÉROME, *prenant le sabre de Cadet.*

Tiens, prête-moi ça, prête ;
J'm'en vas dans l'moment
Lui parler chenument.

(*Cadet voyant le serpent, fuit ; & Jérôme court pour le tuer.*)

SCENE VIII.

FANCHONNETTE, *seule.*

Air : *D'une brune j'ai fait choix*, ou, *Cantique de Saint Louis.*

S'IL est mordu par ç't'animal,
Ça l'f'ra mourir.... Ah ! mon Dieu ! je m'trouv' mal.
Oui, tout douc'ment mon cœur décampe
Tout comm' la finition d'une lampe.

(*Elle s'évanouit.*)

JÉROME.

Si vous m'devez,
Payez-moi; vous l'pouvez,
En m'aimant drès ce jour.

FANCHONNETTE.

J'ſuis fort reconnoiſſante:
Mais pour d'amour,
J'ſuis vot' très-humb' ſervante.

JÉROME.

Air: *Mon p'tit cœur, vous n'm'aimez guere.*

Après ce que j'avons fait,
Sans r'proche, & pour vous plaire.

FANCHONNETTE.

J'vous plains!

JÉROME.

Encore un paquet!
T'nez; je n'vis plus, ſi j'n'eſpere,
Et je m'en vas de ce pas.

FANCHONNETTE.

Eh! quoi donc? Qu'allez-vous faire?

JÉROME.

JÉROME.

M'arranger aveuc l'trépas.

FANCHONNETTE.

Jérôm', n'badinez pas.

Air : *Car c'est comm' ci.*

Ce que vous avez fait pour moi,
Tout un chacun l'saura, j'vous assure.
Ben obligée. . . .

JÉROME, *dépité.*

Oh ! gn'a pas d'quoi.

FANCHONNETTE.

Mais t'nez, n'pensez plus t'a ma figure :
Car c'est comm' ci, car c'est comm' ça,
Entendez-vous, Jérôme ?
Qu'on fait lan la, farlarira,
Connoître qu'on est z'homme.

JÉROME.

Air : *Et j'y pris bien du plaisir.*

Et moi, j'vous dis qu'on n'est z'homme

Qu'en pensant à vos appas:
Car moi, t'nez, sans ça, j's'rois comme
Un homme qui ne l'est pas.
Au bout d'tout ça, quoiqu'j'enrage,
J'n'ai pas t'à m'plaindre d'l'Amour;
Puisque j'li dois l'avantage,
De vous avoir sauvé l'jour.

FANCHONNETTE.

Air: *Ah! mon mal ne vient que d'aimer.*

Y ah! vot' bravour', brav' marignier,
Est une chos' qu'on n'peut z'oublier;
Y allez dir' ça.

JÉROME.

Qui? Moi!

FANCHONNETTE.

Je l'veux.

JÉROME.

Quoique ç't'ordr'-là m'racheve,
En l'suivant je m'crois plus heureux
Que si j'étois l'Roi d'la féve.

SCENE X.

FANCHONNETTE, *seule.*

Air : *A notre bonheur l'amour préside.*

Y AMOUR, tu voudrois que j't'écoutisse ;
Oui, j'sens ben déja qu'tu t'fais sentir.
Ç'que j'en dis, ç'n'est pas que j'm'en soucisse ;
Car cheux toi la pein' passe l'plaisir.
Dans l'abord, ç'qu'un amant vient vous dire,
N'sart, qu'à vous fair' rire ;
Et c'est ben l'meyeur.
Par après, il a l'himeur si douce,
Qu'à la fin ça l'pousse
Dans l'fin fond d'not' cœur.

SCENE XI.

FANCHONNETTE, CADET,

CADET.

Air : *Ça n'se fait pas.*

Eh ben ! sœur, comment ça va-t-i ?

FANCHONNETTE.

Ben, Dieu marci.

CADET.

Ça, voyons à quand la nôce ?
C'jour-là, comm' des bourgeois, jarni,
Faudra t'aller t'en carosse.

FANCHONNETTE.

T'iras donc a pied en ç'cas-là.

CADET.

J'danse déja,
J'danse déja.

Air : *De la Contre-danse du Curé.*

Y après l'Pass'pied, l'All'mande,
L'Cotillon s'demande.
(*Il figure ceci grossiérement.*)
Balancez, la, la, la, la, la;
L'pas d'gricotton, tla, tre, la, tra, là,
Et puis, de bonn' grace,
Le violon dit comm' ça : baisez, baisez. Queu gaud !
Ensuit' tout l'mond' s'embrasse.

FANCHONNETTE.

Air : *Je n'en dirai pas davantage.*

Oh ! tiens, d'tout ça t'as beau parler.

CADET.

Mais, mil z'yeux, tu n'peux pus r'culer.

FANCHONNETTE.

J'te dis, Cadet, que c'est enutile;
J'aim' mieux rester dans mon tranquille.

CADET.

Air : *Ça n'vous va brin.*

Quoi donc qu'i t'faut pour l'mariage ?
Jérôm' n'eſt-i pas courageux ?
Ça f'roit un bon aſſortiſſage.
Sais-tu ben qu'il eſt Maître' Pêcheux ?
Son onque eſt commis d'la Patache :
Dam', ça fait une famille ſans tache.

FANCHONNETTE.

Oh ! mais j'crains trop l'amour.

CADET.

Tu l'crains,
Mais ça n'te va brin,
Ça n'te va brin.

Air : *Tourelouribo.*

Quand l'amour eſt en colere....

FANCHONNETTE, *avec dériſion.*

Oh ! oh ! tourelouribo.

CADET.

Il met tout ſans d'vant derriere.

FANCHONNETTE.

Oh, oh! tourelouribo.

CADET.

Il renverse la plus fiere.

FANCHONNETTE.

Et oh! oh! oh! oh! toürelouribo.

CADET.

Air : *De la Sainte Barnabé.*

Avec ton air, t'as beau fair' la gouayeuse;
P'têtr' que bentôt tu feras t'amoureuse.

FANCHONNETTE.

Va; va, Cadet, tant qu'on z'a d'la raison,
Une fille tient têto à Cupidon.

CADET.

Air : *Te voilà revenu, mon ami la Feuillade.*

Garre le pot au noir.
V'là Jérôme qu'arrive :

Ah! ça, jusqu'au revoir.

FANCHONNETTE.

Reste-là.

CADET.

Non, je m'esquive.

FANCHONNETTE.

Si tu me laiss' tout' seule,
Je ne réponds pus d'moi.

CADET, *sortant.*

Tu fais trop la bégueule;
Parguienn' accommod' toi.

SCENE XII.

JÉROME, FANCHONNETTE.

FANCHONNETTE.

Air : *Hélas ! tu t'en vas.*

CADET, tu t'en vas!

JÉROME.

Quoi! vous ap'lez Cadet?

FANCHONNETTE.

I m'laisse-là dans d'beaux draps!
Cadet! tu t'en vas!

JÉROME.

Eh! mais n' l'ap'lez donc pas

Air : *Étant à l'hôpital.*

C'est moi qui suis l'suspect;
Aussi, sus vot' respect,
J'v'nons prendr' congé d'la vie.

FANCHONNETTE.

Vot' bon sens est donc rabêti?
Quand on s'porte ben, ça convient-i
D'avoir ste fantaisie?

JÉROME.

Air : *Hélas! mon pere, confessez-moi.*

Quand on fait l'grand voyage,
Ça n'fait d'mal qu'un p'tit brin,
Et dans ç'moment-ci j'gage
Qu'ça n'me f'roit pas d'chagrin.
Je n' peux pus vivre avec d' l'amour.
Qui m'fait mourir cent fois par jour.

FANCHONNETTE.

Air : *Fanchon est bien malade.*

(*A Part.*)

V'là t'i pas qui va plaire ?
J' voudrois qu'i m' déplaisît.

JÉROME.

Mais vous n' m'écoutez guere :
Ça suffit.
Adieu, bell' marigniere ;
Tout est dit.

FANCHONNETTE.

Air : *Vous avez raison, la Plante.*

N' vous en allez pas ; queu magniere !
Vous n' m'aimez donc pas tout d'bon ?

JÉROME.

Queu raison !

Air : *C'est Mlle. Manon. Menuet.*

La preuv' que j'vous aim' ben, c'est
que mon argenterie,
Mes blouques, mes boutons,

D'abord j'vous les donnons.
D's éperviers, des filets,
Deux p'tits bachots peinturés qui n'sont pas laids;
Six vestes de guernat, comm'gn'en a pas, j'parie,
Une tass' d'argent,
Dans quoi qu'jons bu t'a vot' santé souvent.
Tout ça vous s'ra baillé,
Mais que j'soyons dég'lé.

FANCHONNETTE.

Air : *Reçois dans ton galetas.*

(*A part.*)

Ecoutez donc : ça m'fend l'cœur.

JÉROME.

Eh ben! parlez, j'vous écoute.

FANCHONNETTE.

Soyez putôt d'bonne himeur.

JÉROME.

La vie n'a pus rien qui m'ragoûte.

FANCHONNETTE.

Vivez, marignier libéral.... Cadet,
Cadet, eh ! Cadet.

JÉROME.

Quoi donc ! vous ap'lez mon rival !

FANCHONNETTE.

Air : *Ah ! mon Dieu, &c.*

Oh ! pour le coup, j'me r'tir', Jérôme.

JÊROME.

Ah ! j'vois tout.

FANCHONNETTE, *à part.*

Ah ! j'n'en peux pus, j'soupire.

JÉRQME.

Vous m'poussez t'à bout.
Mon rival vous plaît ; ça veut dire
Qu'je n'suis pas d'vot' goût.

FANCHONNETTE.

Air : *Il est tout d'travers.*

Mais vous prenez ça tout d'travers.

JÉROME.

JÉROME.

Oh! je l'prends
Comme j' l'entends.

FANCHONNETTE.

Mais vous entendez tout d'travers.
Ecoutez.

JÉROME, *s'en allant avec dépit.*

Oh! j'nai pas l'tems.

SCENE XIII.

FANCHONNETTE, *seule.*

Air : *Va, va, perfide, volage.*

AH! ah!
V'là qu'i m'abandonne.
C' départ-là m' chiffonne :
Queu souleur ça m' donne
Déja!
Quoi donc!

Dans l' tems que j' l'écoute,
I m' fait banqueroute !
J' crois que mon cœur a l' frisson.

Air : *De Saint Alexis.*

Mais, mais, où ç' qu'est mon frere ?
Où ç' qu'est mon frer' Cadet ?

SCENE XIV.

FANCHONNETTE, CADET.

FANCHONNETTE.

Air : *C'est la belle Amarante.*

VIENS donc : tu n'te press' guere.

CADET.

J' suis tout sturpéfait.

FANCHONNETTE.

Ratourne en erriere.
Cours vîte.

CADET.

Quoi qu'ceſt ?

FANCHONNETTE.

Cours après Jérôme;
Va, j'ons ben du r'gret.

CADET.

Ba, ton r'gret ſert comme
D'un clou à ſoufflet.

Air : *La mort de mon cher pere.*

Voyant qu'i n'peut pas t'plaire,
Y monte ſur ſon bachau.
La tête la premiere,
Paff, y s'jette dans l'iau.

FANCHONNETTE.

Quoi ! l'ſoutien de ma vie
S'ra mangé des poiſſons !
Ah ! tout mon ſang charrie,
Car j'y ſens des glaçons.

CADET.

Air : *Zéphire me connoît, je crois.*

Va, laiſs' ça là.

FANCHONNETTE.

Eſt-ç'que je l'peux?
Si l'on n'rapport' mon amoureux,
J'ſuis prête, j'ſuis prête,
Prête à m'arracher tous les ch'veux
D'la tête.

Air : *Savez-vous bien, jeune tendron.*

Mais, mais j'veux l'voir.

CADET.

L'Roi dit, j'voulons.

FANCHONNETTE.

Ah! j't'en ſupplie avec priere.

CADET.

I n'eſt pus tems.

FANCHONNETTE.

Cadet, allons.

CADET.

V'là ç'que c'eſt que d'fair' trop la fiere.
Falloit pas li bailler du r'goût.

FANCHONNETTE.

Mais, moi j'veux l'voir encor un coup,
Encor un coup,
Encor un coup.

CADET.

Va donc l'voir aux filets d'Saint-Cloud.

FANCHONNETTE.

Air : *En été comme en hiver.*

J'ai donc perdu mon amant !
Ah queu peine de tourment !
V'là qu'ma dureté devient tendre :
A quoi sert ç'te tendreté ?
Pour tout d'bon je n'peux li rendre
C'que mon semblant y a z'ôté.

Air : *Tourelouribo.*

J'm'en vas l'suivre dans ç'voyage.

CADET, *la raillant.*

Oh ! oh ! tourelouribo.

FANCHONNETTE.

Quoi! chien, tu ris, quand j'enrage?

CADET, *riant.*

Oh! oh! tourelouribo.

FANCHONNETTE, *furieuse.*

I faut que j'te dévisage.

CADET.

Oh! oh! tourelouribo.

SCENE XV & derniere.

FANCHONNETTE, CADET, JÉROME.

FANCHONNETTE.

Air : *Ah! le bel oiseau, maman.*

AH! Jérôme n'est pas mort!

JÉROME.

Peut-on mourir, quand on vous aime?

FANCHONNETTE.

Ah! Jérôme n'est pas mort!

Mais, mais, c'eſt pire qu'un ſort?
Qui donc qui vous a r'pêché?

JÉROME.

Bon! ç'n'étoit qu'un ſtartagême.
Cadet, d'mon amour touché,
A, pargué, ben joué ſon thême.

FANCHONNETTE.

Cadet, tu m'attrapois donc?
Attrapp'-moi toujours de d'même.
Cadet, tu m'attrapois donc?
Ah! j't'accorde ben ton pardon.

JÉROME.

Air : *Sont les Filles du Gros-Caillou.*

Ç'pardon-là m'annonce, morgué,
Que vous v'là d'moiquié
Dans mon amiquié.

FANCHONNETTE.

Ah! pour ça, vantez.

JÉROME.

Vous m'reſſurcitez.

FANCHONNETTE.

C'eſt à moi qu'c'eſt ben doux;
Car, tenez, entre nous,
J'étois pus morte que vous.

Air : *Fanchon la belle.*

Il faut, mon frere,
Aller tout de ce pas,
Dire à ma ch'mere.

CADET.

All' n'l'ignor' pas,
All' conſent à tout.

FANCHONNETTE, *tranſportée.*

Ah! mon cher p'tit frere,
Faut que j'te ſaute au cou.

JÉROME.

Parguienne, & moi itou.

Air : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Meſſieurs, j'allons nous réjouir;
Mais c'eſt à l'ombre d'vot' plaiſir:
Des vôtres dépendent les nôtres.

FANCHONNETTE.

Si j'ons pu vous plaire un p'tit brin,
Lâchez-nous un pauvre p'tit coup d'main.

(*Frappant dans la main.*)

Y accompagné de plusieurs autres.

DUO.

JÉROME & FANCHONNETTE.

Air : *Ah ! Pierre, j'étois morte sans vous.*

Quand l'amour fait d'l'ouvrage,
Dam' c'est d'l'ouvrag' ben fait :
S'il commenç' par l'orage,
Il finit par l'bienfait.

JÉROME.

Eh ! Cadet, il y a pied là au moins.
Je nage dans un plaisir parfait. *bis.*

RONDE.

FANCHONNETTE.

L'amour a sur la riviere,
Bien des droits comm' de raison ;

Mais c'est à la Guernouyere,
Qu'il a plus de r'venant bon.
Il y montre la magniere
Comme faut amorcer l'poisson.

JÉROME.

Avec sa jeun' parsonniere,
L'autre jour un vieux barbon,
Fut une journée entiere
Sans pouvoir prendre un goujon;
Il n'savoit pas la magniere
Comm' faut amorcer l'poisson.

CADET.

Un brav' guerrier, à la guerre,
Est sûr de son mousqueton;
Et de r'tour sur la riviere,
Il est sûr de son ham'çon;
Dam' il entend la magniere
Comm' faut amorcer l'poisson.

JÊROME.

On ne pêche dans l'eau claire,
Qu'du fretin, du barbillon;

C'est c'qui fait qu'les gens d'affaire
Pêchent en eau trouble, & v'là l'bon.
Ils attrapont la magniere
D'endormir le gros poisson.

CADET.

Une beauté riche & fiere,
N'trouvant aucun parti bon,
Tumbit toute la premiere
Dans les filets d'un Gascon.
La Garonne est une riviere
Où se prend l'meyeur poisson.

FANCHONNETTE.

Lise, autrefois marigniere,
Est grosse Dame, dit-on :
Ç'qui d'vroit la rendr' la darniere,
Lui donn' du bien & du r'nom :
Ça s'appell' dans une orniere
Savoir attirer l'poisson.

(*Au Parterre.*)

Heureux qui peut satisfaire
Vot' goût de toute façon !

Vot' bonn' graç' nous est plus chere
Qu'un bateau plein d'esturgeon :
Le seul desir de vous plaire
S'ra toujours notre aviron.

Fin de la Pastorale de Jérôme & Fanchonnette.

COMPLIMENT

COMPLIMENT
DE LA CLOTURE
DE
LA FOIRE
SAINT LAURENT,

Suivi de celui de la Foire S. Germain de la même année.

Tous deux chantés à la fin de Jérôme & Fanchonnette, le 6 Octobre 1755.

ACTEURS.

JÉROME.
FANCHONNETTE.
CADET.

COMPLIMENT.

JÉROME, FANCHONNETTE, CADET.

JÉROME.

AH! ça, Cadet, c'est pas l'tout; faut z'un conrpliment à ç't'heure-ci.

CADET.

Volontiers.

JÉROME, *embarrassé.*

Dame! c'est qu'faut donner le bouis d'une magniere de sentiment ben r'tapée au moins.... la.... comme qui diroit un échapp'ment d'conversation sur une reconnoissance ben stipulée touchant.... l'occasion du sujet de ce que j'sommes redevabes .... La, La, tu m'entends ben.... c'est-à-dire....

FANCHONNETTE.

Jérôme, laiffez ça là, vot' langage s'enfonce dans l'embrouillarmini. Cadet n'eft pas pus r'tors que vous là-deffus.

JÉROME.

Eh ben! rendez-nous ç'p'tit fervice-là.

FANCHONNETTE.

Ah! mon Guieu! ça n'fe r'fufe pas dans l'ménage.

Air : *Il a voulu.*

Meffieux, excufez l'embarras
Où ç'qu'eft Monfieu Jérôme,
C'eft qu'pour fe tirer d'un tel pas,
Il faut ben d'l'efprit ; mais hélas,
I n'en a pas,
I n'en a pas,
Tout comme un habile homme.

JÉROME.

Air : *Reçois dans ton galetas.*

Accoutez, Manfell' Fanchon,

Faut pas tant fair' la capable;
De l'esprit est bel & bon,
Mais l'cœur n'est-i pas préférable?
Dites, n'est-i pas vrai, Messieux,
Que c'est l' cœur qu' vous aimez l'mieux?
En ç'cas-là, j'suis des bons.

CADET.

Parle donc, Jérôme, est-ce que j'suis un chien moi là-dessus? Tu crois p'têtre que j't'en рcede....

JÉROME.

Eh! sois ç'que tu voudras; chacun pour soi, dans ç'moment-ci; je me f'rois guillocher pour l'emporter sur vous tous en cas d'ça.

FANCHONNETTE, *piquée.*

C'est donc à dire, moi, que je surfais ces belles Dames & ces Messieux, quand j'dis que j'suis la plus r'connoissante de toutes leux gracieusetés?

Monsieu mon amant, vous voulez m'donner du d'sous de ç'côté-ci ? Fort peu d'ça. Et si vous croyez avoir plus de distingation qu'moi, pour ce qui est de mes sentimens pour la copagnie, j'vous l'dis, j'vous donne vote sac & vos quilles.

JÉROME.

Eh ben ! donnez ; l'amiquié du purblic vaut ben d'l'amour.

FANCHONNETTE.

J'savons ben qu'son amiquié est la plus belle rose d'vote chapeau ; mais sachez qu'vote chapeau est l'couverque d'un butor.

JÉROME, *fâché.*

Mansell' Fanchonnette !

FANCHONNETTE, *se moquant de lui.*

Monsieu Jérôme !

JÉROME.

Prenez garde à ce que vous dit' au moins.

CADET, *les séparant.*

Quoi qu'c'eſt donc qu'ça? v'là un biau commencement de ménage?

FANCHONNETTE.

Mais c'eſt vrai; t'nez, m'oſtiner qu'i f'roit plus d'effort que moi pour mériter la bonté du public.

JÉROME.

Eh ben! j'ai tort, la. J'ſommes tous les deux d'là même trempe.

CADET.

Sans doute.... Tiens, ma ſœur, n'faut pas....

FANCHONNETTE.

Allons, tais-toi, diable de bijou du Parvis.

CADET.

T'es drôle; finiſſons ça, & pour

mette d'accord, qu'chacun dégoise ç'qu'il a dans l'ame.

JÉROME.

Va-t-i, Mansell'?

FANCHONNETTE.

Va.... Comment donc! Cadet vous raccommode ça comme d'la fayance.

JÉROME.

Eh ben! q'mencerai-je-ti?

FANCHONNETTE.

Allez toujoux vote train, Monsieu l'complimenteux. Tiens, i s'cramponne déja comme s'i remontoit la Gayotte à lui tout seul.

JÉROME.

Air : *Mais d'mandez-moi pourquoi qu'je r'viens.*

Une jeun' fill' qui va s'marier
Aveuc un vieux z'homm' qu'all' n'aim' gueres,
Queu'z'un qui voit z'un créyancier

Qui veut s'mêler de ſes affaires ;
Un amant qui perd ſa maîtreſſe,
Une maîtreſſe qui perd ſon amant,
N'ont, morgué, pas tant de triſteſſe
Qu'en a Jérôme en vous quittant.

Oh ! c'eſt vrai ça, ou l'diable me ſerve de caroſſe, ſi j'vous ments.

CADET.

A moi à ç't'heure ; tu vas voir comm' j-m'en r'tire.

Air : *Du Dieu des cœurs.*
(*D'une voix enrouée.*)

En vérité,
Oui, Meſſieurs & Meſdames,
Votr' généreuzeté
S'éparpille au fin fond d'nos ames,
S'épar, ar, ar, ar, ar....

FANCHONNETTE.

Tiens, ç't'autre avec ſa voix de tournebroche ! I vous entonne un Orpéra. Dis donc, Cadet ; quand z'on

chante comm' ça, faut s'faire accompagner par un chaudron.

CADET.

Eh! sarpejeu, i gn'a qu'pour toi à vouloir jouer du gozier ici.

JÉROME.

Vous sentez fort, Mansell', qu'un homme n'a pas l'passage de la ruette fait pour la mursique, comme qui diroit la surpape d'la voix d'une femme.

FANCHONNETTE.

D'quoi donc qu'i s'mêle? Faut renoncer quand on n'a pas d'atou; on n'fait pas la bête pour ça.

JÉROME.

Eh ben! voyons, allumez-nous ça, vous qui parlez.

FANCHONNETTE.

Vantez-vous-en, & dans la magniere qui convient encore.

(Elle sort du ton marinier.)

Air : *Me promenant dans nos plaines.*

Ce moment qui nous déſole,
Du néant eſt le miroir.
Si notre bonheur s'envole,
Quel ſera donc notre eſpoir ?
Par votre abſence cruelle,
L'ennui va ſuivre nos pas.
Ah ! quel revers pour notre zele!
Non, non, ma douleur n'y ſuffit pas.
Mais ſi notre amour vous rappelle,
Non, non, non, nos cœurs ne ſe
plaindront pas.

J É R O M E.

Pargué, Manſell' Fanchonnette, t'nez, vous m'paroiſſez de r'chef ben gentille : j'vous aime, morgué, plus qu'auparavant. Ah! ça, raccommodez-vous donc nous deux, là, ſans r'goût.

F A N C H O N N E T T E.

J'vous l'pardonn' rapport au ſujet

de la cauſe ; embraſſez-moi, & que ça ſoit fini ; avec la permiſſion d'la compagnie, s'entend.

JÉROME, *au Public.*

Meſſieux & Dames, voulez-vous ben me ſignifier votre permettance, la, en magniere de fiançailles ; c'eſt comm' ſi j'buvois un litron de paſſe à vote cher' ſanté : que le ciel vous conſarve en joye & en argent.

(Il embraſſe Fanchonnette.)

FANCHONNETTE.

V'là qu'eſt ben, r'mettez-vous ; ça fait plaiſir ; mais j'en r'viens toujours à nos r'grets ; en verté d'Dieu, j'reſt'rois là toute ma vie, moi, mais faut faire place à d'autres ; allons, Jérôme, Cadet, jouons d'not' reſte.

(Elle les amene au bord du Théâtre.)

Si votre bienveillance
Fait nos plus heureux jours,

Notre

Notre reconnoiſſance ;
Nos reſpects, nos amours,
Pour vous dur'ront toujours.

Tous.

Pour vous dur'ront toujours. *bis.*

Fin.

COMPLIMENT.

FANCHONNETTE.

Air : *Ah ! s'il en goûte, s'il en tâte, &c.*

AH ! çà, Mesdames, Mesd'moiselles & Messieux,
On m'a chargé d'vous dire nos adieux.
On a ben tort, car je n'sais pas comment
Il faut s'y prenr' pour faire un compliment ;
C'est qu'vous en méritez tant, tant & tant,
Et not' chagrin est si fort dans ç't'instant,
Qu'en verté d'Dieu c'est ben embarrassant.

Air : *Faut pas êtr' grand sorcier pour ça.*

Pour m'aider, un litron d'rimeux
S'donniont d' la tablature :

J'ons laissé là leurs vers fameux,
Pour suivre la nature.
Car en partant d'là,
On sent pour vous les droits qu'elle a.
La, la,
Oh! oh! ah! ah! ah! ah!
I n' faut qu'avoir du cœur pour ça,
La, la.

Air : *Pour la Baronne.*

Mais, pour vous plaire,
P'têtr' que d'l'esprit s'roit plus biau;
Eh! quand même j'en saurions faire,
Vous en offrir s'roit porter d'l'iau
A la riviere.

Air: *Drès l'matin dessous c'feuillage.*

J'venons d'épouser Jérôme,
D'son amour vous êtes témoins;
Ça paroît faire un brave homme:
A vos yeux on l'feroit à moins.
C'est qu'un mari d'vant tout l'monde,
Envers sa femm' fait l'poli,

Qui ſouvent tempête & grondé
Drès qu'il eſt r'tiré cheux li.
Ça n'f'roit rien, ſi votre abſence
N'achevoit pas d'm'effrayer.
Qui jouit de vot' préſence,
Mange ſon pain blanc l'permier.

(*Elle ſort du ton poiſſard.*)

Air : *Recevez donc ce beau bouquet.*

Ne rejetez pas nos regrets;
Meſſieurs, vous en êtes la cauſe:
Ils ſont le fruit de vos bienfaits;
Ah ! comptez-les pour quelque choſe.
Vos bontés nous ont de tous tems
Aſſuré votre bienveillance.
De nos cœurs les plaintifs accens
Sont l'encens
De la reconnoiſſance.

Fin.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

LE TROMPEUR TROMPÉ, ou LA RENCONTRE IMPRÉVUE, *Opéra Comique.*

IL ÉTOIT TEMS, *Parodie de l'Acte d'Ixion, du Balet des Élémens, suivi des trois Complimens de la clôture des Foires Saint Laurent & Saint Germain.*

LA NOUVELLE BASTIENNE, *Opéra Comique, suivi de la Fontaine de Jouvence, Divertissement.*

LES TROYENNES DE CHAMPAGNE, *Opéra Comique.*

JÉROME & FANCHONNETTE, *Pastorale de la Grenouillere, avec la Ronde & le Duo, & les Complimens des clôtures des Foires Saint Germain & Saint Laurent.*

II

DE JUSTICE

egré de licencié dans une fa-
iendaire présente son diplôme
près d'une cour impériale avec
inscriptions ; quand ce magis-
ces, le récipiendaire est admis
s une audience publique, sur la
avocat et les conclusions
eut plaider devant
re capable d'être
il lui faut suivre

ET TRI

mettre aussi sans délai,
dénonciations qui leur se
autres que ceux qu'ils
constater.
Les juges d'instructio
de la police judiciaire
cureur général impéri







